U d'/of OTTAWA
39003002111861

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresmoralesde00lamb

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

ŒUVRES MORALES

DE LA

Mise DE LAMBERT

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BIBLIOTHÈQUE DES DAMES

VI

ŒUVRES MORALES

DE LA

M^ISE^ DE LAMBERT

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été tiré en outre vingt exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 20) et vingt sur papier Whatman (nos 21 à 40), accompagnés d'une *triple épreuve* du frontispice.

Œuvres
de Mme de Lambert

ŒUVRES MORALES

DE LA

M^ISE DE LAMBERT

PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE CRITIQUE

PAR

M. DE LESCURE

Frontispice gravé par Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXIII

PQ
1993
.L438
1883

ÉTUDE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR

LA MARQUISE DE LAMBERT

(1647-1733)

La marquise de Lambert eut la première un salon, dans ce XVIIIe siècle où les femmes régnèrent par les salons. La première elle fut une puissance sociale, littéraire, académique, dirigea la mode, régenta le goût, imposa le ton; fit de son éventail le sceptre de la conversation, donna de ces dîners dont le billet d'invitation était un brevet de réputation et d'influence. Hâtons-nous de le dire : si Mme de Lambert fut une puissance, elle mérita de l'être. Son talent est resté pur comme sa vie; son influence fut noble

comme son cœur. Elle exerça sur les mœurs de son temps un empire salutaire.

Son histoire, qui est celle d'une femme sage et heureuse par la sagesse, est courte, comme celle des gens heureux et sages, et peut tenir en quelques lignes. Le drame de sa vie est tout intérieur, et n'eut guère pour événements que des sentiments.

Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, fille unique d'Étienne de Marguenat, seigneur de Courcelles, maître ordinaire en la Chambre des comptes, et de Monique Passart, plus tard remariée avec François Le Coigneux, seigneur de La Rocheturpin et de Bachaumont, célèbre par son bel esprit, avait épousé le 22 février 1666 Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris en Auxerrois, baron de Chitry et Augy, alors capitaine au régiment royal, lieutenant général des armées du roi en juillet 1682, mort en juillet 1686, gouverneur et lieutenant général de la ville et duché de Luxembourg.

La mère de la marquise de Lambert (ajoute Fontenelle, auteur de l'article nécrologique du *Mercure*, auquel nous empruntons ces détails) avoit épousé M. de Bachaumont, qui non seulement faisoit fort agréablement les vers, comme tout le monde sait par le fameux voyage dont il partagea la gloire avec La Chapelle, mais qui, de plus, étoit homme de beaucoup d'esprit, et, de plus

encore, homme de très bonne compagnie, dans un temps où la bonne et la mauvaise se mêloient beaucoup moins, et où l'on y étoit bien plus difficile. Il s'affectionna à sa belle-fille, presque encore enfant, à cause des dispositions heureuses qu'il découvrit bientôt en elle, et il s'appliqua à les cultiver tant par lui-même que par le monde choisi qui venoit dans sa maison, et dont elle apprenoit la langue comme on fait la langue maternelle.

Elle se déroboit souvent aux plaisirs de son âge pour aller lire en son particulier, et elle s'accoutuma dès lors, de son propre mouvement, à faire de petits extraits de ce qui la frappoit le plus. C'étoient déjà ou des réflexions fines sur le cœur humain, ou des tours d'expression ingénieux; mais le plus souvent des réflexions. Ce goût ne la quitta ni quand elle fut obligée de représenter à Luxembourg, dont M. le marquis de Lambert étoit gouverneur, ni quand, après sa mort, elle eut à essuyer de longs et cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Enfin, quand elle les eut conduits et gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent, libre enfin et maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu.

C'est ainsi que la marquise de Lambert consacra

la dernière moitié de sa vie à ces devoirs d'hospitalité, à ces plaisirs de direction intellectuelle, de gouvernement moral, de domination sociale qui siéent si bien au tranquille déclin d'une noble existence, à la sérénité d'une expérience sans amertume, aux grâces suprêmes d'une aimable vieillesse.

Ce beau soir d'une calme journée, cette influence dominante et dirigeante de Mme de Lambert, cet empire d'un salon qu'il était nécessaire de traverser pour entrer dans l'estime du monde et la considération définitive, durèrent de 1700 à 1733, pendant plus de trente ans.

On continua d'y respirer, en pleine frivolité triomphante des divertissements de Sceaux, en pleine folie d'amusement, en pleine effervescence des levains d'impiété, d'immoralité, de grossièreté, de cupidité, qui devaient éclater sous la Régence, l'air sérieux et solennel du grand siècle. On y put être encore grave avec agrément, enjoué avec décence, galant avec respect.

Les mauvaises langues ont prétendu que le diable finissait par ne rien perdre à cette pruderie quelque peu affectée, et qu'au sortir de ces tournois d'une préciosité nouvelle, aussi ennuyeuse que l'ancienne, on eût volontiers fait un tour, pour se dégourdir, du côté de ce quai de la Ferraille ou de ce Port-au-Foin où la langue, affadie, reprend chez le peuple la santé et la force qu'elle a perdues chez les grands.

Nous verrons ce qu'il faut penser de ce double grief, de ce double reproche. Ce qui demeure incontestable à nos yeux, c'est que, bien que hanté de l'ombre d'Arthénice, et par trop entiché de la préciosité, le salon de la marquise de Lambert fut le sanctuaire de ce qui demeurait du grand goût, l'asile des bienséances effarouchées, et bientôt des pudeurs révoltées par les licences de langage et de mœurs de la Régence. On n'y joua jamais; on n'y agiota point. Il n'y eut jamais ni querelle ni scandale. Il fut jusqu'au bout honorable d'y être admis. Et, bien qu'on y parlât une langue un peu raffinée, la maîtresse de la maison y tempéra singulièrement le joug de ces servitudes frivoles, dont le dégoût fit affluer plus d'une fois chez elle les transfuges de ce salon de la duchesse du Maine, devenu la galère du bel esprit.

C'étoit la seule maison (dit encore Fontenelle), à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu; la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns aux autres, et même avec esprit, selon l'occasion.

Mais le témoignage de Fontenelle, outre qu'il n'est pas assez détaillé, ne suffit point. Il peut d'ailleurs paraître partial, émanant d'un homme qui, ayant contribué plus que personne à la gloire et au crédit

du salon de Mme de Lambert, devait prendre une sorte d'intérêt personnel au succès de ce qui fut en grande partie son œuvre. Interrogeons donc d'autres témoignages contemporains. Et d'abord les témoignages les plus favorables,... puis ceux qui le sont moins. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. C'est le marquis d'Argenson que nous entendrons le premier. Il était un des plus anciens amis de la marquise, un des hôtes et des commensaux bienvenus des mercredis de l'ancien palais Mazarin, aujourd'hui Bibliothèque nationale.

Le duc de Nevers, propriétaire de la plus grande partie de l'ancien palais Mazarin, avait, en effet, cédé à titre viager, à Mme de Lambert, la jouissance d'une aile de ce palais. Mme de Lambert y avait fait de grandes dépenses d'appropriation et même de construction. Elle occupait l'extrémité de la galerie qui s'avance vers la rue Colbert sur la rue de Richelieu, et avait fait élever à ses frais le corps de logis qui existe encore rue Colbert, n° 12[1]*. C'est là qu'elle réunissait, le mardi et le mercredi de chaque semaine, une société choisie de grands seigneurs et d'hommes de lettres ou de gens lettrés : car, par une délicatesse, ou plutôt une susceptibilité un peu excessive en ce qui touche l'opinion, elle avait partagé ses réunions comme*

---

1. Frédérick Lock, *Documents pour servir à l'histoire de la Bibliothèque nationale.*

sa société en deux classes dont l'une excusait l'autre. C'est là encore un trait de caractère que Fontenelle, qui ne pouvait être reçu chez elle en qualité de grand seigneur, a esquissé sans appuyer, avec une simplicité qui n'est peut-être pas exempte de malice.

Aussi ceux qui avoient leur raison pour trouver mauvais qu'il y eût encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils le pouvoient, quelques traits malins contre la maison de Mme de Lambert, et Mme de Lambert elle-même, très délicate sur les discours et l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût : elle avoit besoin de se rassurer en faisant réflexion que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle y faisoit une dépense très noble, et y recevoit beaucoup plus de gens de monde et de condition que de gens illustres dans les lettres.

Voici maintenant l'extrait annoncé des MÉMOIRES *du marquis d'Argenson, qui n'était pas un flatteur :*

J'ai perdu le mois passé (le 12 juillet 1733) la marquise de Lambert qui, quoique âgée de quatre-vingt-six ans, étoit mon amie depuis longtemps. Les savans et les honnêtes gens se souviendront longtemps d'elle... On a imprimé d'elle, sans sa participation : *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* et

Réflexions sur les femmes. Ces ouvrages contiennent un résumé complet de la morale du monde et du temps présent, la plus parfaite. Il y avoit quinze ans que j'étois de ses amis particuliers et qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'attirer chez elle; sa maison faisoit honneur à ceux qui y étoient admis. J'allois régulièrement dîner chez elle les mercredis, qui étoient un de ses jours; on y raisonnoit sans qu'il y fût question de cartes, comme au fameux hôtel de Rambouillet, si célébré par Voiture et Balzac. Elle m'avoit voulu persuader de me présenter pour une place à l'Académie françoise; elle m'assuroit du suffrage de tous ses amis, qui étoient en grand nombre à l'Académie... Il est certain qu'elle avoit bien fait la moitié des académiciens [1].

Bien que Mme de Lambert, en sa qualité d'académicienne in partibus, *se piquât de bel esprit, et qu'elle ait laissé des œuvres qui justifient cette ambition, elle se faisait scrupule, à raison de sa qualité, de laisser publier ses écrits, et eût cru déroger en les publiant. Mais, comme le dit Fontenelle avec une naïveté qui n'est pas sans malice, « quoiqu'on n'écrive que pour soi, on écrit aussi un peu pour les autres, sans s'en douter ». Mme de Lambert, qui s'était dé-*

1. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson,* édition de la Société de l'histoire de France, I, 163-164.

robée à la publicité et à la réputation littéraires par une sorte de pudeur aristocratique encore plus que par modestie, dut se résigner à l'une et à l'autre, après avoir reconnu l'inutilité de la peine et de l'argent dépensés par elle pour réparer l'indiscrétion d'un ami ou d'un copiste infidèles. Elle se consola d'ailleurs d'assez bonne grâce d'être célèbre autrement que par ses dîners. Il n'y a en cela, comme en bien d'autres choses, que le premier pas qui coûte, et la première tache d'encre aux doigts d'une femme est rarement la seule. Nous dirons tout à l'heure ce qu'il faut penser de ses ouvrages, loués de son temps et encore de nos jours par les meilleurs juges. Nous continuons d'emprunter aux contemporains, avant de les chercher dans ses ouvrages, les traits caractéristiques de sa physionomie.

Chez le marquis d'Argenson, comme chez Fontenelle et la plupart des contemporains, dont un des plus illustres, Fénelon lui-même, goûta l'esprit de Mme de Lambert et honora son caractère, l'éloge est abondant, attendri, sans restriction. L'avocat chroniqueur Mathieu Marais est plus sévère. Il ne pardonne pas à la marquise son affectation en littérature et en morale, sa préciosité, ce qu'il appelle son « néologisme » et la fausse modestie avec laquelle elle court après ses œuvres, échappées de son portefeuille manuscrites, sans parvenir jamais à les rattraper autrement qu'imprimées. Marais n'aime pas les

femmes auteurs, mais ce qu'il n'aime pas surtout, c'est qu'elles veuillent l'être sans le paraître. Il la traite tout net de « caillette de Fontenelle[1] ».

Le président Hénault est plus indulgent pour ce que la marquise appelait « ses débauches d'esprit ». Mais à propos de son salon, de son art de mêler les talents sans confondre les rangs, du préjugé aristocratique qui imposait des mesures à sa bienveillance, enfin des sacrifices que sa vanité de maîtresse de maison laissait subir à sa pruderie, et des concessions que son honnêteté trouvait moyen de faire à la galanterie du temps, le président donne quelques détails dont la malice en sourdine ne souligne que mieux les sous-entendus.

Voici une maison toute différente des autres : c'est celle de Mme la marquise de Lambert. Elle est connue par quelques pièces de morale qui ont fait estimer son talent pour écrire, la délicatesse de son esprit et sa connoissance du monde. On s'apercevoit qu'elle étoit voisine du temps de l'hôtel de Rambouillet ; elle étoit un peu apprêtée et n'avoit pas eu la force de franchir les barrières du collet monté et du précieux : c'étoit le rendez-vous des hommes célèbres : Fontenelle, Sacy, l'abbé Mon-

---

1. *Journal et Mémoires de Mathieu Marais*, III, 146, 462, 465, 504.

gault, etc. Il falloit passer par elle pour arriver à l'Académie françoise ; on y lisoit les ouvrages prêts à paroître. Il y avoit un jour de la semaine où l'on y dînoit, et toute l'après-dînée étoit employée à ces sortes de conférences académiques ; mais, le soir, la décoration changeoit ainsi que les acteurs. Mme de Lambert donnoit à souper à une compagnie plus galante ; elle se plaisoit à recevoir les personnes qui se convenoient ; son ton ne changeoit point pour cela, et elle prêchoit la belle galanterie à des personnes qui alloient un peu au delà. J'étois des deux ateliers ; je dogmatisois le matin et je chantois le soir [1].

Le malin président nous ouvre, de plus, sans en avoir l'air, une perspective indiscrète sur la vie intime de la marquise, dont il nous révèle un fait piquant et caractéristique. Il s'agit du mariage de raison, du mariage de conscience, du mariage secret, pour tout dire en un mot, de la marquise de Lambert : nouvelle preuve de ce tact qu'elle eut toujours de ménager les apparences, de ce décorum *qu'elle apporta jusque dans ses affections, de ce perpétuel et décent compromis qu'elle chercha toujours, trouva toujours entre ses scrupules et ses sentiments. Il y a eu évidem-*

---

1. *Mémoires du président Hénault.* Dentu, 1855, in-8°, p. 103.

ment deux Mme de Lambert dans la même personne de ce nom ; nous ne dirons pas la vraie et la fausse, mais l'apparente et la cachée, la curieuse et la modeste, la naturelle et l'affectée, la timide et la hardie, la femme soumise au joug des traditions et la femme tentée de l'attrait des nouveautés, la femme bel esprit, éprise pour son sexe et pour elle de l'affranchissement des antiques servitudes qui condamnent l'épouse au silence et confinent la mère au foyer, amoureuse de gloire, impatiente de renommée ; et la grande dame qui ne veut pas déroger, qui craint de déchoir, qui recule devant la publicité, et rougit des louanges qu'elle a recherchées.

Enfin, et c'est là le point délicat auquel nous touchons, en regardant sous le voile que le président Hénault soulève en se jouant, il est demeuré jusqu'au bout, et plus qu'elle ne voudrait parfois, de la femme dans l'honnête femme, dans l'épouse intacte, dans la veuve rigide, dans la mère dévouée. Il suffit de lire les Réflexions sur les femmes *et quelques lettres où l'on trouve les échappées,* les par delà, *pour parler le langage de Saint-Simon, d'une nature qui se trahit en se contenant, pour comprendre que, malgré les années et l'expérience, et leur progressif refroidissement, Mme de Lambert avait gardé, jusqu'en plein* âge d'argent, *de ces restes de passion inassouvie, de ces feux brûlant sous la cendre, qui couvent au fond des sagesses les plus résignées, des vertus les plus*

incontestables, et attestent la lutte dans la victoire même.

C'est à cet ordre d'idées et d'observations que répond cette union tardive, non clandestine, mais mystérieuse, ce mariage secret, soupçonné, non avoué, avec un galant homme, un homme de beaucoup d'esprit qui s'appelait le marquis de Saint-Aulaire. Il achève de nous peindre cette femme virile par l'ambition et la raison, mais demeurée femme par tant de côtés : ayant le respect et la crainte de l'esprit, le goût et la terreur de la renommée, l'orgueil de l'hospitalité, l'art de la représentation et l'amour de la solitude, professant que le bonheur est dans le devoir, et ne pouvant s'empêcher aussi de le voir dans le sentiment, cachant et affichant sa vie, contenant et trahissant son cœur, mais gardant assez de tendresse en surcroît de celle qu'elle avait dépensée dans le mariage et dans la maternité, pour la dernière illusion, le suprême bonheur d'un de ces mariages d'hiver qui ont, à défaut de la chaleur des espérances communes, la douceur des communs souvenirs.

Disons tout de suite, pour expliquer une détermination qui eut ses motifs de société, de famille, mais pour laquelle ni l'un ni l'autre des conjoints n'eussent voulu des excuses, que ces mariages secrets, couronnant une longue liaison, et en ravivant, par le ragoût du mystère, les tranquilles et légitimes délices, étaient fort à la mode à la fin du XVIIe et au commence-

ment du XVIIIe siècle. Les Mémoires du temps en sont pleins, et l'on y rencontre à chaque pas des copies plus ou moins fidèles d'un auguste modèle : le mariage secret de Mme de Maintenon et de Louis XIV. Nous ne rappellerons que celui du comte de Toulouse, frère du duc du Maine, avec Mme de Gondrin ; celui de la duchesse de Bourbon avec le comte de Lassay; celui du duc de Sully avec la comtesse de Vaux, etc.

Mme de Lambert était donc d'accord avec la mode quand elle suivit l'impulsion de son cœur en consacrant par le mariage ce qu'il y avait de trop tendre dans une ancienne amitié; et elle devait encore faire à M. de Sacy, très intimement lié avec elle, sans que le marquis de Saint-Aulaire pût se plaindre, une part très suffisante d'affection.

C'est ainsi que nous devons au président Hénault, qui ne s'en doutait pas, un trait décisif de la physionomie de Mme de Lambert. Elle demeure digne de nos éloges et de nos respects jusqu'au bout. Mais l'histoire de son mariage secret nous la montre comptant toujours autant avec l'opinion du monde qu'avec sa conscience, avec l'apparence qu'avec la réalité, plus prudente encore que modeste, plus réservée que pudique, plus honnête que vertueuse, politique enfin en tout et avec tous, même avec elle-même, même avec Dieu, femme auteur sans vouloir le paraître, remariée sans en convenir, et quelque peu philosophe

in petto. *Telle nous apparaît Mme de Lambert, grâce à la piquante révélation dont le président Hénault éclaire sa figure indécise, révélation que le marquis d'Argenson, d'ordinaire moins indulgent et moins réservé, avait si discrètement voilée en ces termes :*

Mme de Lambert... n'ayant fréquenté que des gens de mérite, ayant cultivé son esprit, son cœur, sa vertu, n'eut de passion qu'une tendresse constante et assez platonique, etc...

Il n'en nomme même pas l'objet. Le président Hénault est plus explicite :

On croit qu'elle s'étoit remariée au marquis de Saint-Aulaire[1]. C'étoit un homme d'esprit qui ne s'avisa qu'à plus de soixante ans de ses talens pour la poésie, et que Mme de Lambert, dont la maison étoit remplie d'académiciens, fit entrer à l'Académie françoise, non sans assez de résistance de la part de Despréaux et de quelques autres.

C'est grâce aux traits épars dans les Mémoires contemporains, et surtout dans ceux du président

---

1. Il était le père, destiné à lui survivre jusqu'en 1742, du gendre même de Mme de Lambert, brave officier, tué en Alsace en 1709.

Hénault, que nous pouvons essayer de retracer un rapide tableau d'ensemble de la société des mardis et des mercredis, héritière des traditions de politesse et de galanterie qui, des ruelles de la chambre bleue *de l'hôtel de Rambouillet, s'étaient réfugiées au palais Mazarin et y avaient trouvé un sanctuaire digne d'elles.*

Nous avons été devancés dans cette tentative par un historien littéraire chez qui on retrouve, avec plus de finesse, l'érudition et l'atticisme de Walkenaër, le digne biographe de Saint-Évremond, non moins digne biographe de la maréchale de Villars et de Mme de Lambert elle-même, M. Ch. Giraud[1]*. Nous n'avons rien de mieux à faire que de lui emprunter, en les résumant, ces détails sur le salon de Mme de Lambert, auxquels nos recherches n'ont pu ajouter que le nom, oublié par lui, d'Adrienne Le Couvreur, parmi les habituées et commensales du salon de Mme de Lambert*[2]*. Les deux jours de Mme de Lambert étaient le mardi et le mercredi. Le mardi surtout est fait pour nous intéresser, car il était plus libre en*

---

1. *Le Salon de Mme de Lambert*, suite de : *La Maréchale de Villars*. (*Journal des Savants*, février 1880, et chez Hachette, 1 vol. in-18, 1881.)

2. Ainsi qu'il résulte d'une lettre d'Adrienne Le Couvreur du 5 mai 1728. (*Mémoires historiques et littéraires et correspondances* recueillis par Ch. Nisard, M. Lévy, 1858, p. 152.)

ses ébats, plus littéraire dans son hospitalité que le mercredi, jour réservé plus particulièrement aux grands seigneurs.

Les savants et les lettrés en faisaient le fond principal. On dînait chez elle à midi, et le reste de la journée se passait en entretiens, en lectures, en discussions scientifiques et littéraires. Point de tables de *jeu;* c'était en esprit *comptant* que chacun payait sa contribution; et jamais l'ennui ne venait répandre ses torpeurs sur ces réunions dont les Académies fournissaient les membres les plus éminents, en compagnie de grands seigneurs, tels que M. de Valincour, empressés de se montrer aussi dignes par l'intelligence que par la qualité de jouer un rôle dans ces comices de l'esprit, égayés quelquefois par des bals ou d'autres divertissements. La maréchale de Villars était un des ornements de ces matinées dansantes où elle brillait, comme de coutume, pour la grâce et la beauté.

M. Giraud a relevé soigneusement la liste des hommes et des femmes célèbres qui gravitaient dans l'orbite de l'étoile académique de Mme de Lambert. Les deux personnages prépondérants étaient Fontenelle et La Motte-Houdart, et, à côté d'eux, on remarquait d'Ortous de Mairan, le président Hénault, le P. Buffier, les abbés de Choisy et de Chaulieu,

l'abbé Mongault, l'abbé de Bragelonne, M. de Sacy, l'abbé Trublet, Terrasson, les frères Boivin, l'abbé Fraguier, le marquis d'Argenson. Fénelon, sorte d'associé correspondant qu'un commerce épistolaire liait à la maîtresse de la maison, et Arouet, qui préférait l'atmosphère plus libre et plus légère des salons de Vaux, de Sully, de Sceaux, de Maisons, y brillaient par leur absence.

Parmi les femmes, outre la duchesse du Maine, qui brigua, par une correspondance engagée avec La Motte, où elle se montra supérieure à son partenaire, la faveur d'être admise aux mardis, et y renonça par un double hommage aux honneurs et à l'indépendance de l'esprit, il faut citer, dans ce salon ouvert généreusement aux illustrations des deux sexes : Mlle de Launay, baronne de Staal, la présidente Dreuilhet, Mme de Caylus, Mme de Fontaines, Mme de Saintonge, Mme de Murat, Mme de La Force, romancière du roman court, de la Nouvelle, *dont le salon de Mme de Lambert vit fleurir les chefs-d'œuvre, Mlle Catherine Bernard, nièce de Fontenelle, et Mme Dacier, qui y soutint contre La Motte la querelle des anciens et des modernes. On n'y rencontrait, pas plus que Voltaire, Mme du Châtelet, Mme de Tencin, Mme du Deffand, et c'est par ces abstentions, encore plus que par ces admissions, que le salon de Mme de Lambert garde sa physionomie à part. Une certaine réserve y tempère toutes les har-*

diesses : il domine l'opinion plus qu'il ne la suit ; sa galanterie est grave, son enjouement est décent ; c'est le sanctuaire des traditions de l'ancienne bonne compagnie, beaucoup plus que l'asile des libertés de la nouvelle.

Nous avons dit ce qu'on sait de la vie de Mme de Lambert et essayé de deviner ce qu'on en ignore : car il n'est pas de vie de femme, surtout en ce temps, qui n'ait son secret : nous avons peint la dignité de l'empire sur l'opinion, le crédit à l'Académie de ce salon célèbre où le marquis de Saint-Aulaire est chez lui. Il nous reste à parcourir rapidement les œuvres de la marquise et à chercher sur ce clavier la touche qui correspond à une note caractéristique de l'esprit ou du cœur.

Les Avis d'une Mère a son fils, *publiés pour la première fois, en 1726, dans les* Mémoires de littérature, *du P. Desmolet, sous le titre plus juste de :* Lettres d'une Dame a son fils sur la vraie gloire, *renferment, en effet, des conseils marqués au coin d'une expérience toute profane, qui ne sauraient émaner de toutes les mères, ni convenir à tous les fils. Celui de Mme de Lambert était un jeune colonel de vingt-quatre ans, et c'est surtout au point de vue du monde et de la cour que se place Mme de Lambert, quand elle fait de l'ambition et de l'honneur les deux mobiles principaux de ses actions, et quand elle lui montre la gloire comme le but de sa vie. Sainte-*

Beuve a remarqué avant nous que ce traité de morale à l'usage d'un grand seigneur de 1701 *est « plus antique que moderne, et plus d'accord avec Plutarque qu'avec l'Évangile ». Avant lui, Fénelon, malgré son indulgence, n'avait pu s'empêcher de faire ses réserves. Il écrivait à M. de Sacy, le* 12 *janvier* 1710 :

... Je ne serois peut-être pas tout à fait d'accord avec elle sur toute l'ambition qu'elle demande de lui (*de son fils*), mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée [1].

Il n'est que juste aussi de reconnaître que, dans ces Avis *à son fils, la marquise prétendait surtout suppléer aux lacunes inévitables, en ce qui touche « le monde et les bienséances », de l'éducation exclusivement littéraire dont avaient pris soin, par amitié pour elle, deux hommes célèbres, le P. Bouhours et le P. Cheminais. Mais il faut aussi convenir qu'il y a*

---

1. Et, en effet, comme l'a remarqué avant nous l'auteur d'un excellent morceau de critique dont nous parlerons plus loin, Mme de Lambert, « mère raisonnable et prudente, qui veut conduire son fils dans le chemin des honneurs, et en même temps le retenir dans le sentier de la droiture ; femme éclairée, qui aime la vertu, mais qui connaît le monde, a su rejeter également et cette philosophie dédaigneuse qui voudrait nous élever au-dessus des intérêts de la vie, et ces principes lâches qui nous soumettent sans réserve à la fortune ».

déjà une certaine sécheresse, une certaine langueur, une certaine corruption du siècle dans les conseils, d'une dévotion tempérée de bienséance, presque de politique, que Mme de Lambert donnait à son fils, en se plaçant moins au point de vue de ce qui convient à Dieu, que de ce qui sied à l'honnête homme, *dans le sens ancien du mot.*

Vers la fin du règne de Louis XIV, il y eut comme une Fronde d'impiété, en réaction contre l'austérité de la cour devenue, à l'image du roi vieillissant et de Mme de Maintenon triomphante, une sorte de grand salon de Saint-Cyr, moins la jeunesse et la gaieté des pensionnaires. Les courtisans révoltés, émules de Bussy-Rabutin, les trop joyeux convives des soupers de Choisy et du Temple, ne pouvant risquer d'autre opposition que celle des mauvaises mœurs, s'y résignèrent volontiers: car, en refusant de faire la pénitence des fautes du roi, ils se dispensaient aussi de se repentir des leurs. Les débauches d'esprit préludèrent aux autres, et les libertins *amenèrent les* roués, *qui furent en faveur sous la Régence, précisément pour avoir été en disgrâce à la fin du règne.*

Mme de Lambert blâmait avec raison cette affectation d'irréligion, et dissuadait son fils de se laisser enrôler parmi les recrues de ce libertinage *à la mode chez les jeunes gens, qui ne signifiait pas alors autre chose que le parti pris de la licence de l'esprit dans les matières de foi. Mais, en parlant ainsi, Mme de*

Lambert se plaçait moins au point de vue de l'orthodoxie religieuse que de la convenance morale, de la bienséance mondaine. Elle blâmait surtout ces excès comme contraires à la décence du rang, et comme étant de nature à nuire au crédit à la cour et à l'avancement dans la carrière, à effaroucher l'opinion, à écarter les grâces royales. Ses scrupules, quoique plus élevés et plus désintéressés, sont pourtant analogues à ceux qui empêchèrent M. de Talleyrand de mourir irréconcilié, *et qui firent que son ami, Montrond, traduisant spirituellement les mêmes répugnances, disait à son lit de mort : « Je ne suis pas d'assez mauvaise compagnie pour être philosophe. » Le raisonnement de Mme de Lambert tient un peu de celui-là. Ce qui la choque surtout dans l'irréligion, c'est qu'elle est de mauvais goût et de mauvais ton.*

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer en prenant un air de libertinage qui les décrie auprès des personnes raisonnables. C'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le dérèglement du cœur. On n'attaque point la religion quand on n'a point intérêt à l'attaquer. Rien ne rend plus heureux que d'avoir l'esprit persuadé et le cœur touché; cela est bon pour tous les temps. Ceux mêmes qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent se soumettent à la religion établie, et ils savent que ce

qui s'appelle *préjugé* tient un grand rang dans le monde et qu'il faut le respecter.

Nous ne pousserons pas plus loin l'observation sur ce point. Nous devions la faire, parce qu'il est du devoir de tout éditeur loyal de dire exactement ce qu'on trouvera dans le livre qu'il réimprime, et ce qu'on n'y trouvera pas. Nous n'affichons ni prétention ni mission de critique au point de vue orthodoxe; nous n'avons pas de querelle à faire à Mme de Lambert sur sa façon plus profane, plus mondaine que religieuse d'envisager les choses de la morale. Il suffit que sa doctrine, qui n'est pas de l'indifférence, qui est encore moins de la révolte, garde perpétuellement le respect des freins nécessaires et ne sépare pas l'idée du devoir de celle de Dieu. Les limites dans lesquelles elle se meut ne comportaient point d'ailleurs une profession de foi. Elle s'adresse à un fils, à une fille [1], *destinés à vivre dans le monde.*

---

1. Nous n'insistons pas ici sur la valeur, que notre public d'honnêtes femmes saura bien reconnaître, des conseils de Mme de Lambert à sa fille. Si l'on voulait faire un exercice de critique à la fois profitable et amusant, il n'y aurait qu'à les comparer aux *Avis d'une Mère à ses filles*, composés par Rœderer, en 1795 (t. VIII des Œuvres). On y verrait qu'en ces matières de direction maternelle et d'observation féminine, les hommes, quelque esprit qu'ils aient, ont la main lourde, sont gauches et empruntés. Les *Avis* de Rœderer ne peuvent tromper sur le sexe de l'auteur : ils ont de la barbe.

Le langage du salon n'est pas celui du sanctuaire. Ce n'est pas à nous de trouver sa dévotion plus raisonnable que tendre, de nous plaindre que l'hommage rendu par elle à la religion soit trop tempéré, trop discret. Nous nous adressons avec elle aux honnêtes gens, aux honnêtes femmes. Rien ne saurait les choquer dans les avis et les conseils de Mme de Lambert, et l'immense majorité de nos lecteurs et de nos lectrices sera plus satisfaite de ce qu'ils contiennent que mécontente de ce qui leur manque.

C'est en nous plaçant désormais exclusivement au premier de ces deux points de vue que nous continuerons de rechercher et de signaler ce qui, dans les œuvres morales de Mme de Lambert, est digne de ne point périr, ce qui a gardé le mérite ou le charme de la fine observation, de l'expérience délicate, de la sagesse piquante, de la décente hardiesse, de l'aimable liberté.

Peu importe donc que le vrai chrétien puisse demander plus que ce qu'il trouve dans ces traités de morale profane et à l'usage des laïques, que la religion y soit pour la première fois définie à la manière du XVIIIe siècle, qu'on y sente déjà comme un accent avant-coureur de Jean-Jacques. Ces deux remarques sont de Sainte-Beuve, qui les fait comme nous, uniquement pour l'acquit de sa conscience critique. Ces traits, d'ailleurs, ne sont pas les seuls où il note « les signes précurseurs qui marquent la tran-

sition à un âge nouveau ». Il fait remarquer encore, et non pour blâmer, mais pour faire ressortir ce qu'il y a de neuf et de vif pour son temps, et même pour le nôtre, dans l'œuvre de Mme de Lambert, le passage qui respire un si profond mépris de la cour ; mépris d'esprit, bien entendu « : Qu'on trouve de peuple à la cour !... *J'appelle* peuple, *ajoute-t-elle, tout ce qui pense* bassement *et* communément. *La cour en est remplie. » Elle est encore en avant de son temps dans ce qu'elle dit du mérite, « auquel on doit de l'estime et un* respect de sentiment », *dans la façon dont elle parle de l'*humanité « *qui souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre », dans la manière aussi dont elle recommande la bonté envers les domestiques, « parce que l'humanité et le christianisme égalent tout ». Enfin, il convient d'observer, comme symptôme, ce culte nouveau de l'oracle intérieur, du témoignage personnel de la* conscience : « *ce sentiment* intérieur d'un honneur délicat *qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. » On sait l'abus qu'on allait bientôt faire de la conscience comme type idéal du bien, voix du devoir, et comme règle des actions humaines.*

Si Mme de Lambert est la première femme honnête homme *du XVIIIe siècle, et si, au témoignage du moins des contemporains, elle est toujours demeurée* honnête femme, *dans le sens de respect des devoirs*

conjugaux et maternels, d'irréprochable dignité d'un veuvage précoce, nous ne parcourons pas ses œuvres ni ses lettres sans y sentir quelques souffles de l'esprit nouveau qui va agiter l'opinion et troubler le cœur des femmes, vivifier la société et énerver la famille, sans y observer certains symptômes qui trahissent l'impatience du joug, la révolte du cœur comprimé, l'amour de la liberté dans le respect de la règle, et jusque dans la vertu, ce goût des voluptés de l'esprit qui ne comporte pas l'entier mépris des autres.

Mais qu'importe au lecteur que la vertu de Mme de Lambert, comme toutes les vertus solides, n'ait pas été sans effort, sans lutte secrète, et que, comme toutes les vertus sincères, elle ne se soit pas crue dispensée d'être aimable? Bien loin d'y perdre, il y gagne; il y gagne ce je ne sais quoi de pénétrant dans l'observation, ce je ne sais quoi de tendre dans la charité que garde l'expérience des femmes qui ont lutté et souffert pour la victoire, et qui sont désormais assez sûres d'elles-mêmes pour ne redouter aucune défaillance *et jouer sans danger avec les passions et les idées.*

C'est ainsi que nul, sauf les pédants et les bégueules, pour lesquels nous n'écrivons point, — nous adressant exclusivement aux honnêtes femmes qui ne se sont interdit ni le goût de l'esprit, ni la pratique du naturel, ni le charme du sourire, — ne saurait se scandaliser du commerce familier que Mme de Lambert se plut à

entretenir avec deux abbés, de cour plus que d'église, qui n'avaient guère d'ecclésiastique que le bénéfice, et ont surtout fait parler d'eux dans la littérature, l'abbé de Choisy et l'abbé de Chaulieu.

C'est au premier de ces abbés que Mme de Lambert envoyait ses RÉFEXIONS SUR LES FEMMES, *d'une certaine hardiesse pour son temps, quelque peu émoussée pour le nôtre, tant le progrès des mœurs a rendu générale cette culture d'esprit qui n'était encore qu'exceptionnelle chez les femmes, mais qui gardent encore une saveur piquante de finesse et de malice. Elle les lui dédiait en ces termes galants qu'il aimait, poussant le désir de lui être agréable jusqu'à parler son propre langage.*

Voilà le petit ouvrage que vous m'avez fait faire. Je n'ai pas eu le temps de le perfectionner : des sentimens plus sérieux occupent mon âme, et des affaires plus importantes mon loisir. De plus j'ai eu peine à rappeler des idées agréables, depuis longtemps oubliées. Pour vous, qui les avez toujours présentes, et qui n'avez jamais pu épuiser ce fonds de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez su faire; vous à qui la jeunesse sied bien, puisqu'elle n'en écarte ni les jeux ni les amours; vous qui avez su rétablir l'intelligence entre les passions et la raison, de peur d'en être inquiété; vous qui, par une sage économie, avez

toujours des plaisirs en réserve et qui les faites succéder les uns aux autres; vous qui avez su ménager la nature dans ses plaisirs, afin que les plaisirs soutinssent la nature; vous enfin qui, comme Saint-Evremond, dans vos belles années viviez pour aimer et qui présentement aimez pour vivre, vous avez raison, mon cher abbé; dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié et à votre fidélité que ce petit écrit ne sorte jamais de vos mains. Vous seul êtes le confident de mes débauches d'esprit.

Confidence pour confidence. L'abbé, en effet, s'était permis de dédier à la marquise, qui l'avait souffert avec l'indulgence propre, en ce temps-là surtout, aux honnêtes femmes, une débauche d'esprit beaucoup moins innocente, puisqu'il s'agit de l'histoire lascive de ses aventures et bonnes fortunes, sous le déguisement féminin de la comtesse Des Barres.

Mais examinons un moment le petit écrit ainsi présenté et recherchons-y ces lumières que les femmes, en ne voulant montrer que leur esprit, projettent parfois jusque sur leur cœur.

Un des principaux objets de ces RÉFLEXIONS SUR LES FEMMES *est de les défendre contre le ridicule qui s'attache (reportons-nous au temps où Mme de Lambert écrivait ce plaidoyer) à celles qui, par goût ou*

par sagesse, ou même par un noble orgueil qui n'est que le sentiment de leur égalité, s'adonnent à la culture des sciences et des lettres. « Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonneur. » Mme de Lambert ajoute : « Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes. »

La marquise apporte dans cette apologie des femmes savantes, ou plutôt des femmes lettrées, une énergie qui respire un sentiment personnel. C'est bien un plaidoyer pro domo sua. *De même qu'elle reproche à* Don Quichotte *d'avoir, en ridiculisant la chevalerie, énervé le courage national, de même elle fait grief à Molière d'avoir amolli le sexe et corrompu les mœurs par sa comédie des* FEMMES SAVANTES.

Molière en France a fait le même désordre par sa comédie des *Femmes savantes*. Depuis ce temps-là, on a attaché presque autant de honte au savoir des femmes qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que, honte pour honte, il falloit choisir celle qui leur rendoit davantage, et elles se sont livrées aux plaisirs.

Déplorant la disparition ou le discrédit « de ces maisons où il étoit permis de parler et de penser, où

les Muses étoient en société avec les Grâces », Mme de Lambert offre à l'ombre charmante de Mme Henriette d'Angleterre l'hommage d'un regret ému ; elle constate avec Mme Dacier la supériorité reconnue de son sexe « dans ce qui est de goût », elle le montre capable plus que l'autre de savourer « ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit » et ne troublent pas le cœur ; enfin, par des circuits un peu subtils, qui attestent la familiarité des labyrinthes du Tendre, elle arrive à l'amour, qui est, au fond, l'objet de sa thèse : car elle est de celles qui pensent volontiers aux passions, si elles ne se les permettent pas.

Donc, elle reproche aux hommes « de gâter toutes les dispositions que leur a données la nature (aux femmes), *de négliger leur éducation, de n'occuper leur esprit à rien de solide, de les destiner à plaire, et à ne plaire que par leurs grâces ou par leurs vices ».*

Mais, ajoute-t-elle, « ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit prendre un parti : si nous ne les destinons qu'à plaire, ne leur refusons pas l'usage de leurs agrémens. Si vous les voulez raisonnables et spirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite... Quand les hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités (*les intérieures et les extérieures*), *et ils trouveront des femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent*

sur leur bonheur et sur leur plaisir, quand ils les dégradent. Mais de la manière dont elles se conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu et les plaisirs n'y ont pas gagné. »

On voit que dans cette apologie de son sexe qui va jusqu'à placer sous les auspices de Saint-Évremond et son autorité galante cette opinion « qu'il est moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes que dans les hommes les agrémens des femmes », Mme de Lambert ne prive pas sa défense du ragoût de l'attaque. On le verra bien mieux encore, car nous ne pouvons ici qu'indiquer les grandes lignes du système de Mme de Lambert et signaler les bons endroits, quand on lira ces RÉFLEXIONS SUR LES FEMMES, *qui sont l'œuvre la plus originale, la plus personnelle, la plus caractéristique de Mme de Lambert.*

On y trouve sous la grâce un peu fanée, et qui semble fade aux goûts blasés, d'une forme antique, le piquant d'un fonds d'idées tout moderne; plus d'un des traits lancés par cette main avisée aux hommes de son temps, à propos de cette contradiction qui réduit les femmes à la coquetterie tout en les condamnant à la vertu, atteint jusqu'aux hommes du nôtre; et les femmes d'aujourd'hui, comme celles d'autrefois, ne peuvent que goûter les conseils d'une personne qui les défend si bien, et qui leur dit les dangers de l'amour dans cette même langue dont

Marivaux s'est servi pour en exprimer les nuances. Tout est nuance aussi dans Mme de Lambert, moraliste de la famille de Marivaux. L'amour, selon elle, est une passion à la fois permise et défendue, nuisible et salutaire. Tout y dépend de la quantité et de la qualité, de la dose, de la mesure, de l'usage.

L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions. Puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne faut pas le bannir de la société ; il faut seulement apprendre à le conduire et à le perfectionner. Il y a tant d'écoles établies pour perfectionner l'esprit ; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées. Échappe-t-on à qui sait remuer les ressorts de l'âme par ce qu'il y a de plus vif et de plus fort ?

Continuant cette analyse raffinée mais pénétrante, Mme de Lambert remarque « que ce que l'amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer ; il n'apprend qu'à le déplorer ». Elle est conduite, pour chercher le remède, à décrire le mal, « à examiner la conduite des femmes dans l'amour et leurs différens caractères ».

Nous passons sur le portrait et le caractère des

femmes « qui ne cherchent et qui ne veulent que les plaisirs de l'amour », de celles « qui joignent l'amour et les plaisirs », et nous arrivons au type préféré où Mme de Lambert se mire dans sa ressemblance, quand elle parle « de ces quelques-unes qui ne reçoivent que l'amour et qui rejettent tous les plaisirs ».

Il y a là une conception de la passion dans le devoir, de l'amour dans la vertu, qui n'a rien de vulgaire, bien que peut-être cet idéal offert à l'imitation soit d'un platonisme encore plus romanesque qu'héroïque. Mais il y aurait mauvaise grâce à railler. C'est faire preuve de plus de justice et de plus de goût à la fois que de s'incliner avec le respect que méritent les belles illusions, les nobles chimères, devant celle qui a su si bien plaider la cause d'une conciliation entre l'amour et la vertu, « le bonheur et l'innocence », faite pour relever la femme à ses yeux et aux nôtres.

Pourquoi donc, après tout, y aurait-il là une impossibilité? Mme de Lambert n'y croyait pas, et, en la lisant, on partage sa confiance. On l'eût encore mieux partagée si on l'eût connue, puisque, comme les contemporains l'attestent, et comme elle s'en flatta elle-même un jour qu'une trop piquante allusion fit violence à sa modestie, elle pouvait fournir sa propre expérience et l'exemple de sa vie en témoignage de cette conciliation taxée de chimère, et qu'elle sut réaliser.

Un écrivain étranger, qui avait traduit ses œuvres en anglais, avait dit dans sa Préface, *avec une naïveté qui le défendait contre tout soupçon d'impertinence : « que ce que Mme de Lambert avait écrit sur les femmes était son apologie. » La marquise prit ombrage du mot et le releva dans une lettre à M. de Saint-Hyacinthe avec une énergie et une fierté admirables. Cette lettre, du 29 juillet 1729, se termine ainsi : « Il dit dans sa* Préface *que ce que j'ai écrit sur les femmes est mon apologie : je n'ai jamais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'âme tendre et sensible, je ne m'en défends pas ; il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire. »*

Tout porte à croire, en effet, qu'une femme qui a si bien su être sage dans ses conseils, ne l'a pas moins été dans sa conduite, et qu'elle a appliqué avec succès pour son propre compte les recettes morales qu'elle recommande aux autres. Ces recettes morales, justifiées à la fois par l'éloquence et l'expérience, ont été dignement appréciées et louées par une autre femme de beaucoup d'esprit, qui se plaisait à reconnaître qu'elles n'avaient pas vieilli et trouvait moyen d'ajouter à l'effet du texte par l'agrément de son commentaire. Nous ne saurions mieux finir qu'en appelant à l'appui du nôtre le jugement de cette femme distinguée, que sa modestie empêcha d'être célèbre, dont Suard a réimprimé plus d'une page exquise, simplement marquée de l'initiale P, qui nous

semble cacher Mlle Pauline de Meulan (plus tard Mme Guizot).

Quoi qu'il en soit, que ce P mystérieux cache Mlle de Meulan, comme nous le croyons, ou Mme de Vaines, ou Mme Suard elle-même, il n'est pas possible de parler dignement de Mme de Lambert sans emprunter quelques traits à ce petit chef-d'œuvre de critique, le meilleur éloge de Mme de Lambert à notre sens qui ait jamais été écrit[1].

L'auteur, « qui voudrait qu'en louant les femmes célèbres on parlât moins des talents qui leur ont valu la célébrité, que des moyens qu'elles ont pris pour se la faire pardonner », met à leur tête Mme de Lambert, non comme la plus connue par ses ouvrages, « mais comme celle qui a le plus laissé ignorer sa vie ».

« En laissant paraître ses ouvrages au jour, Mme de Lambert n'y exposa jamais sa personne ni sa vie. Elle sut être en même temps femme et auteur : à présent on est femme-auteur, *et ce n'est plus la même chose. »*

---

1. *Mélanges de littérature,* publiés par J.-B.-A. Suard, secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut national de France, etc., t. Ier (t. IV de la série complète). Dentu, imprimeur-libraire, an XIII (1804). *Fragments sur les Femmes. Des Femmes qui ont écrit et de Mme de Lambert en particulier,* p. 252 à 271.

Bien loin de blâmer Mme de Lambert de ses pudeurs, de ses effarouchements, de sa crainte de l'impression, de sa répugnance pour la publicité, l'auteur l'en félicite et l'en loue : cette crainte lui semble la sagesse même, cette pudeur lui paraît préservatrice du repos et de la dignité des femmes; sans doute on n'est pas auteur impunément, si peu que ce soit, et on finit par céder et par se voir imprimée toute vive. Mais cette quasi-nudité de notre esprit n'est-elle pas rachetée par les voiles dont on la couvre aussitôt, sans se méfier peut-être assez de leur transparence, de l'anonyme, du pseudonyme, du désaveu et autres artifices à l'usage de la modestie et de la coquetterie? L'auteur du remarquable article que nous analysons convient de l'inutilité de ces semblants de résistance, mais non de leur puérilité, et elle ajoute quelques réflexions aussi piquantes que sensées, qui sont le meilleur commentaire de ce conseil donné aux femmes de ne pas afficher leur talent et de cacher leur vie : conseil que Mme de Lambert appuya par son exemple, et qui est encore aujourd'hui de circonstance.

Mme de Lambert dit *non*, quand on lui proposa de se faire imprimer; on l'imprima d'abord malgré elle, peut-être ensuite y a-t-elle consenti; mais elle continua d'en rougir, et il n'en faut pas davantage... Les femmes n'en rougissent plus (de leur savoir), et je ne sais si elles y ont beaucoup gagné.

Quand elles s'affichent sans scrupule, on les juge sans ménagements; quand elles se font imprimer sans crainte, on les critique sans égards.

...C'est pour les femmes surtout, comme le dit Mme de Lambert, que « la principale prudence consiste à se défier de soi-même plus que des autres ». C'est dans le respect qu'elles ont pour elles-mêmes que consiste aussi leur véritable modestie. « Il faut vivre respectueusement avec soi », dit encore Mme de Lambert à sa fille. La décence n'oblige un homme qu'à observer les égards dus au public; une femme ne songe guère à le ménager qu'après avoir commencé par s'oublier elle-même. Ce n'est point pour lui qu'elle a été élevée; elle ne connaît point le devoir qu'il impose; ceux qu'il lui a prescrits se réduisent à deux comme les vertus des enfants, la crainte et l'obéissance. « La timidité, dit toujours Mme de Lambert, doit être le caractère des femmes; elle assure leurs vertus. »

Comment donc Mme de Lambert a-t-elle pu se plaindre avec tant d'amertume de la condition faite aux femmes par le ridicule attaché pour elles au savoir et à la réputation littéraire? Notre auteur relève cette légère contradiction.

C'était donc un préjugé plus utile qu'on ne pense que cette espèce de ridicule attaché pour les

femmes à des occupations littéraires trop publiques. Il n'arrêtait point le talent, mais contenait l'amour-propre et formait une espèce de frein bien nécessaire à celle qui, sortie de la carrière qu'on lui avait destinée, ne retrouve plus les guides qui devaient la diriger. Ces regards qu'elle craignait d'attirer sur elle, cette attention qui l'eût fait rougir, ce signe d'improbation qui l'eût fait trembler, tout cela s'éloigne de sa vue. Les témoins ont disparu, sa modestie se trouve plus à l'aise; et, si une sorte de honte ne lui laisse un reste de gêne, il n'est pas bien sûr qu'elle ne passera pas, sans s'en apercevoir, les limites que lui prescrivent les bienséances sévères de son sexe. Dans la célèbre querelle sur les anciens et les modernes, La Motte, accoutumé à parler au public, sut allier la liberté de son opinion avec la politesse de l'homme du monde, et Mme Dacier, qui en s'engageant dans une querelle publique compromettait la réserve qui convenait à une femme, oublia, dans le ton qu'elle y mit, jusqu'aux égards de politesse que prescrit la société.

Notre auteur est donc d'accord, sauf de légères nuances tenant à la différence des temps et des mœurs, avec Mme de Lambert, sur le droit qu'ont les femmes aux mérites et aux agréments de l'esprit, et sur le devoir qu'elles ont, dans leur propre intérêt, de ne

pas afficher leurs talents, de ne pas trop se mêler à leurs succès, de se tenir à l'écart d'une publicité trop éclatante, qui brûle autant qu'elle éclaire, et compromet autant qu'elle honore, faisant perdre cette fleur de modestie et de pudeur qui sied mieux à la femme que le laurier de la gloire. Il est intéressant de voir la mystérieuse P... qui, fidèle à son système, se dérobe sous le masque aux honneurs dus à son talent, s'associer sur deux autres points intéressants de son système, de sa petite philosophie à l'usage des femmes, aux idées professées par Mme de Lambert.

Il s'agit d'abord de son éloignement pour le rire, non pour celui qui se borne au sourire et ne fait qu'entr'ouvrir les yeux, les lèvres et l'esprit, mais le rire frivole, malin, au bourdonnement de mouche et à la piqûre de guêpe. « Évitez le caractère plaisant, dit quelque part Mme de Lambert à sa fille; celui qui fait rire se fait rarement estimer. » Cette grâce sérieuse, cette dignité bienveillante gardent, en effet, la femme, et la placent au-dessus des dangers auxquels la livrent souvent à son insu les succès du rire, du rire médisant et frondeur, qui découvrent le défaut de l'armure, le point faible de l'âme, et coûtent toujours plus qu'ils ne rapportent.

Si Mme de Lambert a de la répugnance, de la méfiance pour le rire, une sorte de crainte particulière des inconvénients de ce caractère plaisant, contraire, selon elle, à la décence, à la dignité, à la bonté, qui

sont les forces et les grâces de la femme, il est une prédilection, on peut dire une sorte de religion dont elle ne se défend pas, et qui donne à ses conseils sur un point si important de la vie morale des femmes un attrait particulier et une sorte de noblesse héroïque. On sent bien que nous avons affaire à une grande dame du grand siècle, à une de ces nobles spectatrices qui n'ont pas vu impunément pleurer ou tonner sur la scène la tendresse racinienne et l'héroïsme cornélien. Cette religion du sentiment, ce culte de l'amour pur, de l'amour platonique comme ornement du devoir, comme parure de la vertu, comme poésie de la vie, Mme de Lambert les professe en termes qui ont quelque chose de magnanime. On y sent la contemporaine des Pascal et des Mme de La Fayette. On y sent qu'elle a connu les héros de certains romans de la Fronde, et qu'elle est demeurée précieuse moins encore par le goût des belles expressions que par celui des beaux sentiments.

Ces illusions et ces raffinements n'éveillent pas la critique de l'auteur que nous citons; ils excitent plutôt son respect comme le nôtre; elle y voit avec nous une des originalités de Mme de Lambert, une des raisons du charme et de l'autorité que les années ne lui ont point ravis. On est gagné par cet accent de tendresse contenue qui révèle dans le moraliste un auteur qui n'a pas abdiqué la sensibilité, et, s'il rougit d'être auteur, ne rougit pas d'être femme; on reconnaît

« qu'aucune femme n'a su mieux que Mme de Lambert conserver cette espèce de dignité de ton qui sied si bien à une femme, surtout lorsqu'elle écrit sur la morale, et trace ses propres devoirs en enseignant à d'autres les leurs ». On constate avec l'auteur que nous citons « que personne n'a parlé de la morale avec plus d'agrément, n'a donné plus de grâce à la raison. On a lu des ouvrages plus approfondis que les siens; on n'en trouve point qui pénètrent d'une plus douce lumière, qui nous fassent sentir plus pleinement, plus abondamment, selon les expressions de Mme de Lambert elle-même, « ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit » et « ces plaisirs que procure la rencontre d'une idée juste, d'un sentiment naturel, exprimé d'une manière neuve et frappante, où l'on semble ne trouver qu'un résultat de ses propres réflexions ».

Ces plaisirs, ces joies sérieuses de l'esprit, on n'en rencontre nulle part plus fréquemment l'occasion que dans ces pages consacrées par Mme de Lambert à sa théorie de l'amour, pleine de ces pensées venues du cœur dont parlait Vauvenargues, et qui touchent à la fois notre cœur et notre raison d'un double trait d'expérience et de sensibilité.

« Les rois, y dit-elle, par exemple, ne peuvent goûter le véritable charme de l'amour; leur âme n'est point préparée par l'attente; on ne les fait point passer par l'espérance. »

« La plupart des hommes, dit-elle ailleurs, se pro-

posent un terme dans leur amour, où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. »

« Que d'hommes, en effet, pour qui ce qu'ils appellent le bonheur de l'amour est plutôt la cessation que la récompense des soins qu'ils ont pris pour l'obtenir! Que de femmes qui le savent et combien qui l'oublient! On voit que Mme de Lambert ne l'a pas oublié, mais qu'elle sent la nécessité de le rappeler souvent. On dirait qu'elle a éprouvé la puissance de l'amour, et qu'elle l'a vaincu; c'est le moyen de le bien connaître. Ce ne sont pas ceux qui cèdent, dit-elle, qui aiment le plus; ce sont ceux qui résistent. » Comment connaître, en effet, toute la force d'un ennemi qu'on n'a pas combattu?

« Je ne sais si elle parle avec connaissance de cause de ces âmes fières et tendres, entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, si aimables, dit-elle, en amour, et si rarement heureuses, mais il est difficile de peindre avec plus de douceur ce que l'amour a de charme pour les caractères sensibles et mélancoliques. »

« Il y a, dit-elle, des plaisirs à part pour les âmes tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour savent combien leur vie étoit animée; et quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. »

« Il n'appartient qu'à l'amour de nous donner des tristesses dont on le remercie. »

« *Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment, elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment; désoccupées de tout, aimer est l'emploi de leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures pour les donner à ce qu'on aime !* »

« *Mais il faut s'entendre ici sur ce que Mme de Lambert entend par ce* tout, *après quoi il ne reste plus rien à donner. Beaucoup de gens pourront trouver qu'il s'étend à peu de chose. Mme de Lambert était de celles qui croient avoir fait beaucoup quand elles ont avoué un penchant, et elle pensait avec Montaigne « que les refus de chasteté ne déplaisent jamais ».*

« *J'ai cherché, dit-elle, si on ne pouvoit pas se sauver des inconvéniens de l'amour, et jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai imaginé une métaphysique d'amour; la pratiquera qui voudra.* » *Mais ce n'est point comme d'une chimère qu'elle nous parle des douceurs d'un amour innocent, « de cette vie de l'âme que donne la certitude d'être aimé, de ces sentimens tendres et profonds, de cette émotion de cœur vive et touchante que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez ».*

« *Il y a, dit-elle, une sorte de femmes qui ne tiennent à l'amour que par les sentimens.* »

Et ailleurs : « Chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec le cœur. »

« *Quand l'amour ne nous coûte ni vertus ni bien-*

séances, dit-elle encore, nous jouissons d'un bonheur sans interruption ; nos sentimens sont profonds, nos joies sont pures, nos espérances sont flatteuses. Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleur et une espèce d'immensité de bonheur qui anéantit tous les malheurs et les fait disparaître. »

« Il n'y a rien de borné dans l'amour que pour les âmes bornées. »

« Voilà donc, conclut notre auteur après ces citations qui ont bien leur intérêt, puisqu'elles nous peignent trait pour trait la physionomie morale de Mme de Lambert et en dégagent d'ombres trop discrètes la réelle et noble originalité ; voilà donc une femme raisonnable qui, d'après son propre sentiment, d'après son expérience, nous parle d'un amour permis, d'un amour sans faiblesse ; il fallait bien qu'elle en connût l'existence pour le conseiller ; il fallait peut-être même qu'il ne fût pas très rare pour que le monde le crût possible. C'était donc un beau siècle que le siècle de Louis XIV. »

L'écrivain moraliste de 1804 semble donc douter, non sans regret, de la possibilité de réaliser cet idéal offert aux âmes fières par Mme de Lambert. Si cet auteur est, comme nous le croyons, Pauline de Meulan, elle devait pourtant montrer par son propre exemple que cette réserve dans le don de soi-même, que cette noblesse et cette pureté de sentiments n'avaient rien de chimérique. Il nous plaît de croire, en

effet, qu'un tel effort, qu'une telle conciliation de la passion et du devoir, si elle est héroïque, n'est pas impossible. Il nous plaît d'applaudir sans sourire à cette jeunesse de cœur survivant à l'âge qui permettait à Mme de Lambert de croire à l'amour même en cheveux blancs. Dans son DISCOURS A ISMÈNE SUR LE SENTIMENT D'UNE DAME QUI CROYOIT QUE L'AMOUR CONVENOIT AUX FEMMES LORS MÊME QU'ELLES N'ÉTOIENT PLUS JEUNES, *elle ne combat cette faiblesse qu'au nom du respect des bienséances et de la crainte du ridicule, tout en confessant que, n'était cela, elle serait indulgente et trouverait du charme au spectacle de ce suprême amour dont celui de Philémon et Baucis est demeuré le touchant modèle.*

Nous ne savons si ce n'est pas à cette théorie de l'amour sans déchéance et du bonheur discret, qu'elle mit en pratique, que Mme de Lambert dut une longévité rarement réservée à ceux qui n'ont pas pris de bonne heure la précaution de fixer de sages barrières à leurs passions et de se tenir à l'écart de la région des orages.

C'est sans doute à cet art de vivre non sans tendresse, mais sans faiblesse, allant dans les choses de sentiment jusqu'au bout du permis, sans jamais se hasarder dans le défendu, ne donnant d'elle que ce qu'on peut donner sans abdiquer, et plus éprise au fond peut-être de l'amitié que de l'amour, que Mme de Lambert dut de ne mourir qu'à quatre-vingt-

six ans, en 1733, sans trop d'affaiblissement ni d'infirmités, entourée du respect universel, en paix avec le monde et avec Dieu, nous léguant l'exemple et la leçon, trop rares, d'une conduite conforme à ses principes et d'une vie sans contradiction avec ses conseils.

M. DE LESCURE.

NOTE

Madame de Lambert, comme nous l'avons vu plus haut, n'avouait pas ses ouvrages, qui furent imprimés malgré elle, ou du moins sans son consentement, sur des copies furtives et infidèles, par les libraires d'Angleterre et de Hollande.

Il est donc impossible de recourir, pour ces ouvrages, à notre *criterium* ordinaire, qui consiste à prendre pour base de nos réimpressions le texte de la dernière édition publiée du vivant de l'auteur, et le plus souvent par lui-même.

Pour les *Œuvres* de Mme de Lambert, il n'y a ni manuscrit de l'auteur, ni édition approuvée par lui, auxquels on puisse se référer.

Ce qui complique encore l'embarras, c'est que les divers ouvrages de Mme de Lambert ont été publiés d'abord séparément et, en raison de leur succès, très fréquement réimprimés. Ses *Œuvres* n'ont été rassemblées pour la première fois que dans l'édition de Lausanne, 1751, in-12.

Comparer entre elles les éditions partielles de chaque ouvrage de Mme de Lambert, qui s'échelonnent, — pour les *Avis d'une mère à sa fille*, par exemple, — au nombre d'une quinzaine au moins de 1732 à 1828, était un travail impossible par suite de l'impossibilité même de réunir toutes ces éditions ; et il risquerait d'être aussi stérile que fastidieux, puisqu'on ne possède ni manuscrit autographe, ni copie avouée, ni édition approuvée, auxquels on pût les confronter. Nous croyons avoir pris le parti le plus sage en adoptant le texte le plus accrédité, et en recou-

rant, en cas de doute, soit à la première édition des *Œuvres complètes* (Lausanne, 1751), soit à l'édition de ces *Œuvres complètes* donnée en 1808, et qui passe pour la meilleure. On peut donc considérer notre texte, s'il n'est pas, — et pour cause, — celui de la dernière édition revue par l'auteur, comme le meilleur possible, étant données les difficultés particulières que nous venons d'exposer.

M. de L.

1726

AVIS D'UNE MÈRE

A SON FILS

QUELQUES soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très imparfaite : il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs ; et où les prendre ? A peine les princes peuvent-ils en avoir, et se les conserver. Où trouve-t-on des hommes assez au-dessus des autres pour être dignes de les conduire ? Cependant les premières années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous : dans la jeunesse, pour

nous instruire ; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions la vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célèbres [1] aient eu attention à votre éducation par amitié pour moi, cependant, obligés de suivre l'ordre des études établi dans les collèges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit qu'à vous apprendre le monde et les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs : lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère ; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet ; vous avez trop d'esprit pour vouloir y vivre à l'aventure : vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne ni de plus convenable que la gloire ; mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes : chaque profession a la sienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des héros ; elle est la plus brillante ; les véritables marques

---

1. Le P. Bouhours et le P. Cheminais.

d'honneur et les récompenses y sont attachées ; la renommée semble ne parler que pour eux; et, quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires ; cela étoit juste, elles coûtent assez ; mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes que pour éviter la honte de dégénérer ; les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élèvent guère au-dessus de leur état : c'est une dette qu'ils payent, ils en demeurent là ; les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de géant dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet, les autres l'élévation et l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom n'exécutera jamais de grandes choses ; ceux qui marchent nonchalamment souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur ni la récompense.

Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, et l'on n'auroit, dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite et qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune

à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'âme, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien au deçà du terme; mais, quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor et de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à Agésilas que le roi de Perse étoit le grand roi. « Pourquoi sera-t-il plus grand que moi, répondit-il, tant que j'aurai une épée à mon côté ? » Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire. Pour vous l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession où l'expérience est si nécessaire, et que les premières années assuroient la réputation et répondoient de toute la vie. Vous fîtes la campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du roi,

et la moins célébrée ; vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation et prévention. Les campagnes malheureuses pour le roi le sont aussi pour les particuliers : la terre ensevelit les morts et les fautes des vivans ; et la renommée se tait, et ne parle plus des services de ceux qui restent ; mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous que ce sont autant de témoins de ce que vous valez ; de plus, de pareilles campagnes vous instruisent davantage. Vous vous êtes essayé, vous savez vous-même à peu près ce que vous êtes, les autres le savent aussi ; et, si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine.

Les grands noms ne se font pas en un jour. Mais ce n'est pas seulement la valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'est elle qui les commence, et les autres vertus les achèvent.

L'idée d'un héros est incompatible avec l'idée d'un homme sans justice, sans probité et sans grandeur d'âme. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut aussi avoir l'honneur de la probité ; toutes les vertus s'unissent pour former un héros. La valeur, mon fils, ne se conseille point ; c'est la nature qui la donne ; mais on peut l'avoir à un très haut degré, et être d'ailleurs peu estimable.

La plupart des jeunes gens croient toutes leurs

obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis. N'étendez point le droit de l'épée; il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez, mon fils, ce que les autres promettent d'être : vos modèles sont dans votre maison. Vos pères ont su associer toutes les vertus à celles de leur profession. Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite de vos pères rehaussera votre gloire, ou fera votre honte si vous dégénérez; ils éclairent vos vertus et vos défauts.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne, et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés : c'est un grand trésor qu'un bon nom et la réputation de ses pères. Ils vous ont mis à portée de tout. Ce n'est pas assez de les égaler, il faut les passer, et arriver au terme, je veux dire aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, et qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre grand-père. Au bien que j'en ai ouï dire, personne

n'avoit plus que lui les qualités éminentes et le talent de la guerre. Il s'étoit acquis une telle estime et une telle autorité dans l'armée qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siège de Gravelines, les maréchaux de Gassion et de La Meilleraie, qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'armée ; les deux partis alloient se charger, lorsque votre grand-père, qui n'étoit alors que maréchal de camp, plein de cette confiance et de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes, de la part du roi, de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces généraux pour leurs chefs. Les troupes lui obéirent ; les maréchaux de La Meilleraie et de Gassion furent obligés de se retirer. Le roi a su cette action, et en a parlé plus d'une fois avec estime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris ; il refusa le bâton de maréchal de France, que M. Gaston, duc d'Orléans, lui fit offrir pour l'attirer dans son parti. Le roi, l'ayant su, lui envoya le brevet de chevalier de l'ordre, et lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement.

Quand il eut le gouvernement de Metz (le plus

beau de ce temps-là et le plus désiré), le cardinal de Richelieu lui en envoya le brevet à La Chapelle, dont il étoit gouverneur. Il étoit couché lorsque le courrier arriva : ses gens l'éveillèrent. Il prit le paquet sans l'ouvrir, le mit sous son chevet, et se rendormit.

Étant gouverneur de Metz, on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un parlément en cette ville ; il ne voulut jamais y donner son consentement. Les gouverneurs de ce temps-là avoient la même autorité que des vice-rois. Il refusa cent mille francs que les juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur, sensible à la vraie gloire, sans vanité, sans vue de récompense, méprisoit les richesses, et n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste qu'il n'a jamais su ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander M. de Turenne, qui avoit la politesse de dire que M. *** lui avoit appris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des fois que c'étoit la honte de la France qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre.

Voilà, mon fils, vos modèles. Les vertus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées dans votre père. Je ne parlerai point de ses talens pour la guerre, cela ne me

convient point ; mais l'usage que le roi en a fait et les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés marquent assez qu'il en étoit digne.

Le roi a souvent dit que c'étoit un de ses meilleurs officiers, et sur qui il comptoit davantage. Mais, de plus, il avoit toutes les vertus de la société : il a su joindre l'ambition à la modération ; il aspiroit à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut longtemps oublié et souffrit une espèce d'injustice. Dans ce temps malheureux où votre père étoit brouillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens ! Il voulut, en ne manquant à aucun de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort ; il crut que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre supérieur en mérite qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce ; nous ne savons ce que nous sommes qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la prospérité sont douces et faciles ; celles de l'adversité sont dures et difficiles, et demandent un homme tout entier. Il sut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources ; il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage : il sut

joindre la patience à la dignité ; aussi savoit-il jouir de la prospérité sans enivrement et sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son âme, et ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait gouverneur de Luxembourg, toute la province craignoit la domination françoise : il dissipa cette crainte, de manière que l'on ne sentit presque pas le changement de maître. Il avoit la main légère, et ne gouvernoit que par amour et jamais par autorité : il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres. Sa bonté abrégeoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs ; ou il les élevoit jusqu'à lui, ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit ; il ne songeoit qu'à solliciter et à obtenir des pensions pour les officiers, des gratifications pour les blessés et pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre père, ce qui fut le bien des autres : aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son gouvernement ; et, quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, et tout le monde applaudissoit dans son cœur aux grâces du roi. Dans un temps si corrompu, il avoit des mœurs pures ; il

pensoit d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole ! Il la gardoit toujours à ses dépens. Quel désintéressement ! Il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité ! Il excusoit tout, et regardoit les fautes comme des malheurs, et se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables qui servent au commerce et qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain. Pour lui, fidèle à sa raison et vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un prince si juste. Votre père ne vous a laissé qu'un nom et des exemples. Le nom, vous devez le porter avec dignité ; et vous devez l'imitation à ses vertus. Voilà sur quoi vous avez à vous former ; je ne vous en demande pas davantage, mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos pères, puisqu'ils peuvent vous guider. Je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune : on ne

rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince, et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes que je pardonne à vos pères de ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. Je remplirai, autant qu'il me sera possible, les obligations de mon état; je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite; et assez, si vous avez les vertus que je vous desire.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher la première. Un ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas pourquoi, à Lacédémone, on honoroit tant les femmes. « C'est qu'elles seules savent faire des hommes », répondit-elle. Une dame grecque montroit à la mère de Phocion ses pierreries, et lui demandoit les siennes; elle lui montra ses enfans, et lui dit : « Voilà ma parure et mes ornemens. » J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire. Mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse ; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes, par la grâce de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les âmes élevées ont pour Dieu des sentimens, et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse et de superstition : je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentimens, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice, et la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer en prenant un air de libertinage qui les décrie auprès des personnes raisonnables. C'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le déréglement du cœur. On n'attaque point la religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux que d'avoir l'esprit per-

suadé et le cœur touché; cela est bon pour tous les temps. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent se soumettent à la religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs doivent être bannis sous le règne où nous sommes.

Les mœurs du souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, et défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des princes doublent, et leurs vertus renaissent par imitation. Quand les courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours à la cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs; mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissée votre père. J'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune : je perdis tout à sa mort. Je me vis seule, sans appui; je n'avois d'amis que les siens, et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille; j'avois à soutenir contre des personnes puissantes un procès qui décidoit de ma fortune; je n'avois pour moi que la

justice et mon courage : je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin, j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé, je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi sans que vos intérêts les amènent. Enfin, ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

Vous savez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes, vous ne vous soutenez que par les agrémens; les maîtres sont comme les maîtresses : quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité; mais ce n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime et un respect de sentiment au mérite. Quand de concert la for-

tune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission; mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est quand il en est dépouillé. Il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité : ce n'est ni la naissance ni les richesses qui distinguent les hommes; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite.

Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant : il faut faire sa cour aux ministres, mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse. Ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite qui s'attachent aux ministres les honorent; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées, mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous : par là, vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux on se néglige; l'esprit s'assoupit.

Je ne sais si l'on peut espérer de trouver des amis à la cour. Pour les personnes éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs et couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous en imposent : l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable; la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie. Approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près : vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre.

Que les défauts des grands ne vous gâtent pas, mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens vous apprenne à mépriser les richesses et à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurèle remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis sans les avoir fait trop attendre.

Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. « Je ne puis, disoit ce prince, être touché d'un bonheur qui n'est que pour moi. »

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui; mais, pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire? Ils la mettent toute en marques extérieures et en faste. Leur dignité s'appesantit et abaisse les autres : cependant la véritable grandeur est humaine; elle se laisse approcher, elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, et y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, et la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés et accoutumés; ils n'y sont point étrangers, et n'y font souffrir personne.

Les titres et les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite et la bonté, on leur échappe aisément. On ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place; et, en leur absence, on se donne la liberté de les juger et de les condamner. Mais, si par envie nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment et

leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, et nous en voulons aux places; jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, et on ne leur a rendu justice que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser : car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point, par chagrin, des situations agréables qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons au devoir de la société.

Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire et agréable de s'unir pour le bien commun : ils ont fait des lois pour réprimer les méchans; ils sont convenus entre eux des devoirs de la société, et ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur et de délicatesse.

Les vertus se tiennent, et ont entre elles une espèce d'alliance ; et c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse et de savoir-vivre.

On n'a point de préceptes à donner aux per-

sonnes bien nées contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité, je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous savez qu'un honnête homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien et qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole; elle a toute l'autorité des sermens; on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux : qu'ont-ils à cacher? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine et de discours; l'homme vrai paye de conduite. Il y a longtemps qu'on a dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit pas

d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables et liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres. Il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit que dans les emplois subalternes on ne se soutient que par savoir plaire; dès qu'on se néglige, on est d'un très petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a souvent qu'un pas à faire. Souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse; mais la personne

que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez : dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de La Rochefoucauld dit que « le déshonorant offense moins que le ridicule ». Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer une autre : c'est notre propre conduite, et non les discours d'autrui qui nous déshonorent. Les causes du déshonneur sont connues et certaines ; le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière dont les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule ; ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés seroient admirées dans d'autres où il y aura de l'esprit et du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît et qu'on déplaît. Les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme

reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien ; leur indulgence les sert et prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur ; ils disent : *Je suis né comme cela*, et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire. Les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, et de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est, en quelque sorte, créer leur mérite que de les rehausser dans l'idée d'autrui ; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manières offrent de l'amitié et en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié ; c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches, elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnê-

teté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre âme les paroles de la vérité; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer; croyez donc n'avoir jamais assez fait dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor; sa réputation garantira la vôtre, il répondra de vous à vous-même, il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais, pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés, rarement ont-ils des amis; les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié; mais je ne prétends pas faire une dissertation, je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami et qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre et à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits et à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur. Si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre : la valeur l'expose, la modestie l'abaisse, la générosité le dépouille, la modération le mécontente, et le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre : l'un naturel, légitime, et réglé par la justice et par la raison; l'autre vicieux et corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes; et nous ne revenons à la justice que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu ; aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu.

Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies; mais, si le vice est élevé, ce n'est pas pour longtemps : elles se dé-

truisent par les mêmes moyens et avec les mêmes principes qui les ont établies. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain et durable que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la vertu. Pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux et connoître ses véritables intérêts pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'âme de la société : il nous unit les uns aux autres. J'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société : car, quand on est seul, on se néglige. Le monde vous force à vous observer.

La politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce; c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assurent rien pour le fond. La politesse est une imitation de l'honnêteté, et qui présente l'homme au dehors tel qu'il devroit être au dedans; elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage et dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit et la politesse des manières. Celle de l'esprit consiste à dire des choses

fines et délicates ; celle des manières, à dire des choses flatteuses et d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilités et de complimens que l'usage a établi : on les dit sans sentiment, on les reçoit sans reconnoissance ; on surfait dans ce genre de commerce, et on en rabat par l'expérience.

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous : nos supérieurs, de nos respects ; nos égaux, de notre estime, et nos inférieurs, de notre bonté. Enfin elle consiste dans l'attention de plaire et de dire à chacun ce qui lui convient : elle fait valoir leurs bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité. Quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli ; on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent ; mais, quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite pour percer au travers des manières grossières. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même : une per-

sonne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent, il semble que les jeunes gens se croient permis d'y manquer : cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront jamais aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le temps passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens et cette fine galanterie de l'esprit et des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie; les manières ont changé, et tout le monde y a perdu : les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens, et les hommes, la douceur et cette délicate politesse qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité; il semble qu'il soit permis de les trahir sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite les trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords. Leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte que

de l'amour de la justice. Aussi, en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens. Ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit; on s'accoutume à négliger sa parole et ses sermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres; où souvent un malheur certain est toute la récompense d'un attachement sincère et constant!

Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes : c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner. Mais enfin c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer. Si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt dont on ne doit point abuser : vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer; vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez, de plus, que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales; vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine : elle est vive et implacable. Il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire. Moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger. D'ailleurs les femmes font la réputation des hommes comme les hommes font celle des femmes.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange et de la donner avec agrément et avec justice. Le misanthrope ne sait pas louer; son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses; ils ne savent placer ni l'estime ni le mépris. L'envieux ne loue personne de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos : il a plus de plaisir à rendre justice qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres. Les personnes attentives et délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, et non par rapport à vous.

Il faut savoir vivre avec ses concurrens. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-dessus d'eux, ou de chercher à les détruire; mais il y a une conduite plus noble, c'est de ne les attaquer jamais et de ne songer qu'à les surpasser en mérite : il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête homme aime mieux manquer à sa fortune qu'à la justice. Disputez de gloire avec vous-même, et tâchez d'acquérir des vertus qui rehaussent celles que vous avez.

Il faut aussi être retenu sur la vengeance. Il est souvent utile de se faire craindre, mais presque toujours dangereux de se venger. Rien de plus foible que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes gens, que d'opposer la patience à l'emportement, la modération à l'injustice. La haine outrée vous met au-dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis, ne faites rien qui puisse les absoudre; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites âmes sont cruelles; les grands hommes ont de la clémence. César disoit que « le plus doux fruit de ses victoires, c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui avoient attenté à la sienne ». Rien

de plus glorieux et de plus délicat que cette sorte de vengeance; c'est la seule que les honnêtes gens se permettent. Dès que votre ennemi se repent et se soumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce que les foiblesses qui servent à la société. Les honnêtes gens se lient par les vertus, le commun des hommes par les plaisirs, et les scélérats par les crimes.

La table et le jeu ont leurs excès et leurs dangers; l'amour a les siens. On ne se joue pas toujours avec la beauté; elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux que de perdre dans le vin la raison, qui doit être le guide de l'homme. Se livrer à la volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'apprivoiser avec elle. Il semble que l'âme du voluptueux lui soit à charge. Pour le jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances : le prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures pour se ruiner et pour se haïr; c'est une grande épreuve pour la probité, peu de gens l'ont conservée pure dans le jeu.

La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La volupté est

étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'amour de la gloire pour se défendre des bassesses où se jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour se préserver des passions : dans les commencemens elles obéissent, et dans la suite elles commandent; elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter.

Défendez-vous de l'envie : c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse; elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est d'être sans envie.

Un homme de qualité ne peut être aimable sans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus; il n'a ni justice ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire : on a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la libéralité soit un don de la nature, cependant, si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit et des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur et un mauvais maître; il n'est bon que par l'usage que l'on en sait faire.

L'avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices comme le désintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup que, dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang : quoiqu'elles soient le premier objet des désirs de la plupart des hommes, cependant la vertu, la gloire et la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien et de soulager les misérables. Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, et de le changer contre la réputation de bonté et de générosité ! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité sur vous-même; c'est un excellent ménage, qui va à vous élever et à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor qu'une grande réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres : ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire; les

occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner : le libéral double le mérite du présent par le sentiment; l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons; elles se soutiennent par la justice, par la modération et par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette; mais il faut que la prudence vous règle. Les principes de la prodigalité ne sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses.

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentiments sont contraires à l'humanité! Si vous voulez vous faire un grand nom, il faut être accessible et affable; la profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats; pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnoient la liberté de juger de leur général. « Il alloit, dit Tacite, jouir de sa réputation et de sa gloire. »

Il faut commander par l'exemple, et non par l'autorité : l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement; et vivre dans la mollesse et traiter rudement les soldats, c'est être leur tyran, et non pas leur général.

Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement et de quelle manière on doit s'y conduire : c'est la vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal, et l'on ne donneroit de distinction qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance et des rangs que comme des biens que la fortune vous prête, et non comme des distinctions attachées à votre être et qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux; que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil qui vous en sépare.

Sachez que les premières lois auxquelles vous devez obéir sont celles de l'humanité; songez que vous êtes homme et que vous commandez à des

hommes. Le fils de Marc-Aurèle ayant perdu son précepteur, les courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit : « Souffrez que mon fils soit homme avant que d'être empereur. »

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande; mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin, si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser; ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes, ils ne songent qu'à s'en séparer et à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse, vous en serez plus libre; mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude ; on vous reproche d'être trop particulier. Je ne condamne pas ce goût; mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. « Retirez-vous en vous-même », dit Marc Antonin ; pratiquez souvent cette retraite de l'âme,

vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui, au besoin, ranime votre raison et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs. Les habiles gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire, mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui. Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité. Ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier; mais, après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme.

Laissez aux ministres la politique, et aux princes ce qui appartient à la grandeur; mais cherchez l'homme dans le prince; observez-le dans le train de la vie commune; voyez dans quel avilissement il tombe quand il s'abandonne à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Étudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes, c'est les approfondir, c'est démasquer ces actions qui ont paru grandes, étant voilées et consacrées par les succès, mais qui souvent deviennent méprisables dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes; il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il est nécessaire de nous assurer de l'esprit de nos actions avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien et beaucoup de mal, et nous avons encore trouvé le secret de gâter et de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les princes, dans l'histoire et ailleurs, comme des personnages de théâtre; ils ne vous intéressent que par les qualités qui nous sont communes avec eux. Cela est si vrai que les historiens qui se sont attachés à peindre les hommes plus que les rois, et qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage. Nous nous retrouvons en eux, nous aimons à voir dans les grands nos foiblesses. Cela nous console en quel-

que façon de notre bassesse, et nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin, regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs, vous pourrez vous y reconnoître sans que votre vanité en soit blessée.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur qu'à perfectionner votre esprit; ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, et le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit, pour ses propres intérêts, le redresser. L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens. Ils vous présentent des fleurs, mais « défiez-vous, dit Montaigne, de la trahison de vos plaisirs ».

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent. Dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas aussi abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

Enfin, gardez bien votre cœur, il est la source de l'innocence et du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'espérez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu ; mais, en abandonnant les plaisirs, vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager ; il en est de bien des sortes. La gloire et la vertu ont leurs délices, elles sont la volupté de l'âme et du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même, de se retrouver avec plaisir, de se quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire, mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes : ils vous échap-

pent dès que vous leur échappez. Vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer; mais, quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation et à votre bonheur; mais il peut aussi vous rendre malheureux et peu estimable si vous ne savez pas le gouverner; c'est le plus vif et le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne; mais il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui; la vraie gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous; assurez-vous de ce témoignage intérieur. Votre tribunal est en vous-même : pourquoi le chercher ailleurs? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme que de l'être. Ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un et l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme et la petitesse des choses dont il se glorifie! Rien de si mal assorti que sa dignité et la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles; une gloire si mal

fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état. Rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites; c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté : chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin. Le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède irrite le mal; et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et la fortifie. L'attention aux malheurs les rapproche en les tenant présens à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs. Renvoyez-les à la patience, c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte

que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines; c'est l'état de la vie humaine : rien de pur, tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune que de prétendre à un bonheur constant. Les personnes qui vous paroissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité. C'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places. Si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter ni diminuer votre bonheur.

Jugez par vous-même, et non par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglemens viennent des faux jugemens; les faux jugemens, des sentimens, et les sentimens, du commerce que l'on a avec les hommes; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, et pour modérer vos désirs et vos chagrins, songez que le temps emporte et vos peines et vos plaisirs; que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même; que toutes

choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités, ces préséances établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalité; ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous. Mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au-dessous. Vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder comme un bien qui nous est dû l'état où nous sommes, et comme un vol tout ce que nous n'avons pas : vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que, partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin, souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite, mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver.

---

aue. 1127

AVIS D'UNE MÈRE

A SA FILLE

On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles; l'on n'a d'attention que pour les hommes; et, comme si les femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes, sans secours; sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les maisons s'élèvent ou se détruisent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions sont plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes

à des gouvernantes, qui, étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion? Il falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes. On les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens; on fortifie leur amour-propre; on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances : ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? la religion : quand elle sera gravée dans notre cœur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes que de les obliger à faire leur devoir, il

faut le leur faire aimer : l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Vous arrivez dans le monde : venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre religion; nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent ! car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit « qu'il s'enveloppoit du manteau de sa vertu ». Enveloppez-vous du manteau de votre religion : elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de

la jeunesse et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge : le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre ? Le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout et console de tout ; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

Une jeune personne qui entre dans le monde a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare ; elle cherche à la remplir, c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait ; c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent ; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir longtemps : leur possession donne de nouveaux désirs, l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant que de les avoir goûtés, vous pou-

vez vous en passer, au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant; en les possédant, vous vous y accoutumez, et, en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison tout ce qu'il faut pour son bonheur. L'expérience nous renvoie à nous-mêmes; épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe : « La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs. » Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable; mais de plus c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse : la trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu que ceux qui les rejettent. Si nous

sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faisons-nous donc, ma fille, de ces préceptes une aide continuelle pour la vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir : la religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines, et la religion ne l'est pas.

Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober : il seroit dangereux de se révolter; il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, et que rien n'est plus contraire au repos et ne nous donne une conduite plus incertaine que de penser d'une façon et d'agir d'une autre. Donnez-vous, autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder. Fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusqu'au scrupule.

Ne vous relâchez point sur ces principes; ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage; ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde pour payer le tribut que vous devez à vos obliga-

tions. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer, la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que du mépris de la réputation naît le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois pour vous contenir dans votre devoir; l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivies de si près, suffiroient pour arrêter sur le penchant le plus rapide : car il n'y a pas une femme galante qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages, en la ménageant bien : je ne parle point de la mauvaise honte, qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du déshonneur. Il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes, très peu sont vertueuses pour la vertu même.

Il y a de grandes vertus qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême

valeur dans les hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette princesse étoit ambitieuse et hautaine; mais, dit Tacite, « toutes ses passions étoient consacrées par la chasteté ».

Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes et pour contenter votre délicatesse, c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens; qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur. Songez à être contente de vous-même, c'est un revenu de plaisirs certains, et vous aurez encore la louange et la bonne réputation de plus : ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'approbateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes, mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit que les grandes vertus sont pour les hommes; il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues. « Ce ne sont point celles, dit-il, qu'on loue le plus qui sont le mieux louées, mais celles dont on ne parle point. » La pensée me paroît fausse; mais, pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste ; vertus pénibles parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens de notre foiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence, mais il y a à la suite de la vertu un sentiment de douceur qui paye comptant ceux qui lui sont fidèles.

Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu soit la pudeur : il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société ;

elles se croient en droit de manquer à tout le reste et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisoit souffrir Louis XII, et ce bon prince disoit souvent en lui cédant : « Il faut bien payer la chasteté des femmes. » Ne faites point payer la vôtre ; songez, au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous, et qui perd son plus grand lustre si les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une pudeur tendre. Le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions, elle doit parer et embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, et, quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer : on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable ; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer ; elle est liée et unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle : enfin, l'amour perd ses charmes dès qu'il est sans elle. C'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

Que votre première parure soit donc la modestie ; elle a de grands avantages : elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur; la modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes. On ne va point chercher dans une figure disgraciée les qualités de l'esprit et du cœur; c'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire provision de mérite; on ne vous fera grâce sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit « que c'est une courte tyrannie et le premier privilège de la nature; que les belles personnes portent sur leur front des lettres de recommandation ». La beauté inspire un sentiment de douceur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air ni dans vos manières qui fasse sentir que vous vous ignorez. L'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art ni dans vos discours ni dans vos ajustemens, ou qu'il y soit difficilement aperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens,

puisque les femmes sont destinées à plaire; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté; rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les grâces sans mérite ne plaisent pas longtemps, et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher; il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur, je lui donne plus d'étendue. Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs : une femme aimable doit avoir non seulement les grâces extérieures, mais les grâces du cœur et des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités que les femmes plaisent aux gens du monde : ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables; ils ne feroient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer, ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire; les hommes sont bien plus touchés du nouveau que de l'excellent; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaisoit comme nouveau déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût par la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources et des sortes de mérites : il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens, il faut présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites, pour soutenir les sentimens et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les filles naissent avec un désir violent de plaire : comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver et se dédommager par les agréments. La beauté trompe la personne qui la possède, elle enivre l'âme; cependant, faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire; du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens et ne s'en pas occuper; les véritables grâces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce; mais

changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive ; il traite les petites choses de petites, et n'en est point occupé. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée : il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes que de s'y rendre trop délicate.

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer; comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles : l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus ; tout ce qui s'appelle plaisir vif est danger. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu ; il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir

pas le cœur touché (comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point été employé), elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours; il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation, ce n'est pas connoître ses intérêts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours; il faut encore être plus retenue si vous êtes sans grâces; d'ailleurs le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'âme tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses; soyez en société avec votre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts; nous ne tenons à la vie que par eux : c'est l'innocence qui les conserve, c'est le déréglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade; souvent nous croyons être délicats, que nous ne

sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément : la santé et l'innocence en sont les vraies sources; mais, dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. « La tempérance, disoit un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté. » Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses : une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage, ils sont toujours prêts, ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme s'altère et se gâte comme celui du corps.

Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans

toutes vos actions. Il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais, comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle. Soyez retenue sur la dépense : si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais, pour être réglée, il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite déréglée. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit : « J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépenses; mais je me suis fait un fonds de ma frugalité, et c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis. » Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être,* dit-on, *comme les autres.* Ce *comme*-là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble; ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu; la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires. Dans un autre âge, vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit « que la fortune aimoit les jeunes gens ». Dans la jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à vous : les jeunes personnes dominent sans y penser. Dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien; vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout; vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

« Vous allez, disoit Montaigne aux jeunes gens, vers la réputation, vers le crédit, et moi, j'en reviens. » Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises et dans toutes vos actions, tendez au plus parfait; ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même : « Ne pourrois-je pas mieux faire? » Insensiblement

vous acquerrez une habitude de justice et de vertu qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile. « Choisissez, lui disoit-il, parmi les grands hommes celui qui vous paroîtra le plus respectable; ne faites rien qu'en sa présence; rendez-lui compte de toutes vos actions. » Heureux celui qui est assez estimé pour être choisi! Cela est d'autant plus aisé que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hasarde moins quand on choisit ses modèles dans l'antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y présente que de grands exemples.

Dans les modernes, cela peut avoir ses inconvéniens; rarement les copies réussissent. Il y a longtemps que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original : on ne le suit jamais que de loin; cela vous ôte le caractère naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai et le plus simple. Vous vous relâchez quand vous vous fixez à un modèle; de plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre et à vous respecter vous-même; que votre délicatesse soit votre propre censeur.

Songez à vous rendre heureuse dans votre état. Mettez tout à profit : mille biens nous échappent faute d'application. Nous ne sommes heureux que par l'attention et que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état et plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui vous rend heureux, c'est la jouissance, et la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux ni envieux, et tout seroit en paix; mais nous ne vivons point assez dans le présent : nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fous dans le monde. Les uns vivent toujours dans l'avenir et ne se soutiennent que d'espérances, et, comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécomptes. Les gens raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée; souvent ils ne sont point trompés. Quand ils le seroient, ils s'en consoleroient : ils ont tiré de l'ignorance et de l'erreur tout le bien qu'ils en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer; ils savent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée. Avec ces réflexions, les personnes sages se calment. Il y a une autre espèce de fous qui tirent trop du présent et abandonnent l'avenir; ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables joignent les deux temps : ils jouissent du présent et n'abandonnent point l'avenir.

C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps. Quel usage en faisons-nous? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. « Rendez-vous compte, dit un ancien, de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir. » Le temps fuit avec rapidité; apprenez à vivre, c'est-à-dire à en faire un bon usage. Mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état, toujours occupés sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous devez en faire. Pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses; pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le sentiment de la curiosité; il faut seulement le conduire et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité; c'est un penchant de

la nature qui va au-devant de l'instruction : il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides. L'histoire grecque et romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut savoir l'histoire de France; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable : elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale. A force de lire Cicéron, Pline et les autres, on prend du goût pour la vertu; il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le latin; c'est la langue de l'Église. Elle vous ouvre la porte à toutes les sciences, elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'italien, qui me paroît dangereux : c'est la langue de

l'amour. Les auteurs italiens sont peu châtiés; il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'opposent à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens. J'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse, je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage; ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman, n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur; et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour; plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre; toutes défenses blessent la liberté et augmentent le désir. Mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur. On ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil; elles

démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions; mais songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit; ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre âme a bien plus de quoi jouir qu'elle n'a de quoi connoître : nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là; nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle règle il faut avoir pour déterminer notre persuasion, apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, et avoir la force de douter quand nous ne voyons rien clairement et le courage d'ignorer ce qui nous passe.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes connoissances, la raison et les sens,

manquent de sincérité et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des sciences abstraites; employons donc le temps en connoissances utiles.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités; mais, sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celles de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison, vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières, qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité, elle est pour toutes les personnes et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand homme, « pour être chrétien, il faut croire aveuglément, et, pour être sage, il faut voir évidemment. »

Accoutumez-vous à exercer votre esprit et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons

avoir beaucoup avancé quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits : cela ne contribue guère à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser, l'esprit s'étend et augmente par l'exercice; peu de personnes en font usage : c'est chez nous un talent qui se repose que de savoir penser.

Les faits historiques et les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant : vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction, vous avez recours à Sénèque et à Épictète. Est-ce à leur raison à vous consoler? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge? Servez-vous de votre propre bien; faites des provisions dans le temps calme, pour le temps de l'affliction qui vous attend. Vous serez bien plus soutenue par votre propre raison que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination; comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont, dans la suite de leur vie, chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant vous

prenez sur les plaisirs ; c'est elle qui en est la source, et qui met dans les choses qui plaisent le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément ; mais, pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point ! Elle est toujours entre la vérité et vous : la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît ; les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous feroit point sentir ses peines ; enfin, rien n'est plus opposé au bonheur qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses ; ne jugez point comme le peuple ; ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure et tous les ajoutés de l'imagination, et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes

quand elles regardent la religion; mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple tout ce qui pense bassement et communément : la cour en est remplie. Le monde ne parle que de fortune et de crédit; on n'entend que : « Suivez votre route ; hâtez-vous d'avancer » ; et la sagesse dit : « Rabattez-vous aux choses simples; choisissez-vous une vie obscure, mais tranquille; dérobez-vous au tumulte, fuyez la foule. » La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée; elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être à soi. « J'ai appris, disoit un ancien, à être mon ami; ainsi je ne serai jamais seul. » Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même; vous pourrez toujours revenir à vous et vous retrouver. Le monde, vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude : rien n'est plus utile ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que

font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire et pour faire usage de vos réflexions. « La réflexion, dit un Père de l'Église, est l'œil de l'âme; c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. » « Je le mènerai dans la solitude, dit la Sagesse, et là je parlerai à son cœur. » C'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : « Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire qu'à faire des riens. »

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit : tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre : la première, de ne pas se livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité et est amie de la sagesse : c'est au dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté; il y a toujours quelque sentiment qu'on

avoit affoibli qui se réveille; on ne trouve que trop de gens qui favorisent le déréglement : plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité. Il est difficile de résister à l'effort du vice qui vient si bien accompagné; enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux âmes tendres. Il faut, de plus, fermer toutes les avenues aux passions; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre, et, quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens; mais souvent elle étend ses droits bien loin, et, quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

Il faut avoir des ressources et des pis-aller. Mesurez vos forces et votre courage, et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver; envisagez-le à face découverte; voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler.

Un favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami; en lui montrant une cassette, il lui disoit : « C'est là qu'est mon trésor. » Son ami le pressant de le lui faire voir, il lui permit d'ouvrir sa cassette; elle ne ren-

fermoit qu'un vieil habit tout déchiré. L'ami en paroissant surpris, le favori lui dit : « Quand la fortune me renverra à mon premier état, je suis tout prêt. » Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir !

Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée ; voyez les biens qu'elle vous promet et les maux qui la suivent ; souvenez-vous du passage d'Horace : « La volupté marche devant et nous cache sa suite. » Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer. Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage : elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie, mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion ; que vous aurez bien plus tôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser ; mais la soif augmente en les acquérant. Celui qui désire le plus est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. M. de La Rochefoucauld dit « qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable ». Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue. C'est un sentiment consolant,

mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme avec les odeurs que nous portons; nous ne les sentons plus, elles n'incommodent que les autres : pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres; ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Êtes-vous glorieuse, servez-vous de ce sentiment-là pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque déréglement du cœur une peine et une honte attachées qui vous sollicitent à le quitter. Êtes-vous timide, tournez cette foiblesse en prudence; qu'elle vous empêche de vous commettre. Êtes-vous dissipatrice, aimez-vous à donner, il est aisé de la prodigalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos; ne négligez pas

les indigens ; prenez soin des pauvres : prêtez dans le besoin, mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre ; par là vous cédez à votre sentiment et vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent et qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font sont plus en état de juger de vous que vous-même ; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre, qui n'est qu'un flatteur, et que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité ; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux que celui que vous avez aux yeux des autres. On a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit ; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens : vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur ; c'est lui proprement qui vous caractérise. Pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à

votre sentiment et composez avec votre foiblesse. Si vous voulez, sans l'écouter un moment, tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte et ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi, il faut la ménager avec adresse ; vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite ; vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ces plaisirs ne sont ni solides ni fidèles; ils vous quittent, et, quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'âme se propose un objet ; elle est plus intimement unie à lui par le désir ou par la jouissance qu'elle ne l'est à son être ; elle attache à sa possession tous ses biens, à sa perte tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'âme, n'est ni solide ni durable ; il dépend des autres, il dépend de vous, et vous ne pouvez répondre ni des autres ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous présente que des fleurs et vous cache le danger. Il

vous trompe ; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne : le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement, c'est l'esprit qui nous touche ; enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur : l'amour ne s'arrache point de l'âme avec des efforts ordinaires ; il a trop d'intelligences avec notre cœur : dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver, où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateur que vous-même ; il faut sans cesse ranimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage si vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funestes suites des passions ; vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire : il surprend la raison, il jette le trouble dans l'âme et dans les sens ; il enlève la fleur de l'innocence, il étonne la vertu, il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant et ne vous met tant au-dessous de vous-

même que les passions; elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage pour soutenir un malheur que pour l'éviter; le plaisir de faire son devoir vous console; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous; prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir. La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination; elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes. Tout est séduction, illusion, quand il passe par elle : il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs; il dit que ce qu'il aimoit se présentoit à lui sous une figure charmante : il fait une peinture de ce qui se passoit dans son cœur si vive qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté; elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle : quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi : l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre

contre l'amour. Il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire : « Que veux-je faire du sentiment qui m'occupe ? Tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder ? »

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractère : quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Écartez tous les agrémens que vous lui donnez ; ne lui prêtez rien et ne lui faites grâce sur rien, et vous verrez qu'il lui en reste peu. Après cela n'y pensez plus ; prenez une résolution ferme de le fuir ; croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples, sont nécessaires ; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine et émousse la colère. Les femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée, de paroître avec un air humilié ; c'est une espèce de réparation que le public demande ; il se souvient de vos fautes dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes ;

mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine. Ils vous veulent humiliée ; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La superbe, après les fautes, les rappelle et les immortalise.

Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire et des préjugés de l'enfance; qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions; que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, et que, quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions; qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit, qui nous préservent de l'erreur; qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres. Ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, services. La vie civile est un commerce d'offices mutuels; le plus honnête y met davantage : en songeant au bon-

heur des autres, vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais, pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour-propre dominant, et qui le font sentir ; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais ; tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut, en dire de tout le monde, ne juger jamais à la rigueur ; ces actes de bonté et de générosité souvent répétés vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres. Comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes; c'est aussi la source de nos injustices. Nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis, mais sur ce que nous avons espéré d'eux; nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens; n'écoutez point les calomnies; résistez même aux premières apparences et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté et confronté les témoins avec les intéressés; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation; toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De là viennent les haines et les inimitiés, car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens. Cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et

qu'on dise du bien de vous? ne dites jamais du mal de personne.

L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société ; elle vous met au-dessus des autres, quand vous l'avez à un degré plus éminent; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous et tourne au profit des autres : elle est un des grands liens de la société, et la seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus des autres? Il n'y a qu'une domination permise et légitime, c'est celle que vous donne la vertu. Ayez plus de bonté et de générosité que les autres; soyez en avance de services et de bienfaits : c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant et vous élève plus que la fortune même: rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de société, et si nécessaire que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne; l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur; mais, afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses et vous montrez vous-même à découvert : vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être honteuse. La honte est un orgueil secret, et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation est un bien très désirable; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejeter le sentiment de la gloire : c'est l'aide la plus sûre que nous

ayons pour la vertu ; mais il est question de choisir la bonne gloire.

Accoutumez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous en impose pas : il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur, l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque, mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens ; elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. « Rien n'est pire, dit un ancien, que la pauvreté dans les richesses, parce que le mal tient à l'âme. » Celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune ; il est aveuglé par l'erreur et déchiré par les passions, pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue de sages et de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un et le malheur de l'autre ne viennent que de la manière différente de penser.

Si vous êtes sensible à la haine et à la vengeance,

opposez-vous à ce sentiment : rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris, et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence. Mais il y a des temps d'injustice à essuyer dans la vie, des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait s'acharnent à vous blâmer. Après avoir tout mis en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis; mais, quand vous trouvez des gens qui ne vous voient qu'au travers de la prévention, quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer et se calmer; quelque chose que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer à leur injustice et à la honte de se dédire le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que si, dans le temps que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins. Il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, et dire : *Ils ont de mauvais yeux*. Faites réflexion qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie; que les espérances qu'on tire de la vertu vous soutiennent et vous consolent.

Ne songez à vous venger qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée; c'est la vengeance la plus délicate et la seule permise : vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple : son lieutenant Labiénus l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de Pompée ; il laissa dans celui de César de grandes richesses. César les lui renvoya et lui manda : « Voilà comme César se venge. »

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons : nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux, nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes : c'est une injustice et une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez ; dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour-propre ; ils jouissent du plaisir de vous en imposer, ils se croient supérieurs dès qu'ils ne sont point démêlés ; ils triomphent de votre erreur et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir et de revenir à eux. Il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

Soyez inviolable dans vos paroles ; mais, pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité, même dans les choses indifférentes ; songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux et qu'on craint les hommes ; que celui-là est semblable aux dieux qui dit la vérité et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens : la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

La politesse est une envie de plaire : la nature la donne, et l'éducation et le monde l'augmentent.

La politesse est un supplément de la vertu : on dit qu'elle est venue dans le monde quand cette fille du Ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage, on connoissoit moins la politesse : elle est venue avec la volupté, elle est la fille du luxe et de la délicatesse ; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix ; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste ; et, comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres, qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société : notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé ; l'estime de soi-même qui se fait trop sentir est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même : car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous ; c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement

de la douceur dans les mœurs et des qualités liantes. C'est la ceinture de Vénus : elle embellit et donne des grâces à tous ceux qui la portent ; avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse : vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit. Elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne : il y a de la modestie et de la dignité à le garder ; vous jugez les autres et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais, comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes. Les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

Il faut surtout éviter le caractère plaisant; c'est toujours un mauvais personnage, et rarement en aisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous; songez plutôt à les faire valoir qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer ni dans ses yeux ni dans ses manières un air distrait. Contez peu, narrez d'une manière fine et serrée; que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire ou instruire. Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement : l'admiration est le partage des sots. Éloignez de vos discours l'art et la finesse : la principale prudence consiste à parler peu et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attirent plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des

plus grandes choses et ne vous met au-dessus des autres que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit « qu'il faut les regarder comme des amis malheureux. » Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux; ne leur faites point sentir leur état; n'appesantissez point leur peine : rien n'est si bas que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs; il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique), quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse; mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de

rendre les menaces méprisables; mais il ne faut appeler l'autorité que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres!

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques, et, pour empêcher l'impression que leurs discours flatteurs et souvent répétés peuvent faire sur vous, songez que ce sont gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi : par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir ; ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes : en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre, je vous donne des armes contre

moi, et je vous permets d'en user si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande : car les conseils sont sans autorité dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

TRAITÉ DE L'AMITIÉ

Vous me devez, Monsieur, une consolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte toute diminution dans l'amitié, puisque ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit tombe. Je m'examine à la rigueur, et je crois mettre dans l'amitié plus qu'une autre; cependant tout échappe. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre: car il faut que mes plaintes aient un objet. Est-ce de moi? est-ce de mes amies, ou des mœurs du temps? Enfin, corrigez-moi si je manque, consolez-moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, et plus on sent le besoin que l'on a de l'amitié. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse et que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire. Voici ce que le loisir de ma solitude m'a fait penser sur ce sujet.

BIBLIOTHECA OTTAVIENSIS

Dans tous les temps on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous : le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale; tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi, dans un intérêt commun, tous ne s'entendent-ils pas, ne s'unissent-ils pas, pour en jouir? C'est un effet du dérèglement des hommes de s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La sagesse et la vérité, en nous éclairant, rendent notre amour-propre plus habile, et nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, et que la vertu amène les doux plaisirs de l'amitié. Voyons donc quels sont les charmes et les avantages de l'amitié, pour les chercher; quel est le véritable caractère de l'amitié, pour la connoître; et quels sont les devoirs de l'amitié, pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus désirables; sans elle, la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoins : renvoyé à lui-même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de remplir; toujours inquiet et toujours agité, il ne se calme et

ne se repose que dans l'amitié. Un ancien dit que l'amour est fils de la pauvreté et du dieu des richesses : de la pauvreté, parce qu'il demande toujours; du dieu des richesses, parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origine? Quand elle est vive, elle demande des sentimens; les âmes tendres et délicates sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais, comme elle est généreuse, elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du dieu des richesses : car il n'est pas permis de se parer du beau nom d'amitié dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer ou d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richesses et d'honneurs, et privez-les des douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour : les femmes par l'attachement à leur devoir, et les hommes par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, vous êtes entraîné dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour; elle en devient plus tendre, plus vive et plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagemens dont je parle. L'amitié naissante est sujette à l'illusion : la nouveauté plaît et pro-

met, et tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au delà de la vérité, et qui obscurcit nos lumières. Vous voyez dans les personnes qui commencent à vous plaire tout ce qu'il y a de bon; et l'imagination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine que par celles qu'on connoît. Il y a aussi des amitiés d'étoile et de sympathie, des liens inconnus qui nous unissent et qui nous serrent; nous n'avons besoin ni de protestations ni de serment, la confiance va au-devant des paroles. Quand Montaigne nous peint ses sentimens pour son ami : « Nous nous cherchions, dit-il, et nos noms s'embrassoient avant que de nous connoître. Ce fut un jour de fête que je le vis pour la première fois; nous nous trouvâmes tout d'un coup si liés, si unis, si connus, si obligés, que rien ne nous fut plus cher que l'un à l'autre. Et quand je me demande d'où vient cette joie, cette aise, ce repos que je sens lorsque je le vois, c'est que c'est lui, c'est que c'est moi : c'est tout ce que je puis dire. » Nous jouissons dans l'amitié de tout ce que l'amour a de plus doux : du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son âme à son ami, de lire dans son cœur, de le voir à découvert, de montrer ses propres faiblesses : car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a

que ceux qui ont joui du doux plaisir de l'amitié, qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères, qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime!

Quelle ressource que l'asile de l'amitié! Par elle, vous échappez aux hommes, qui sont presque tous trompeurs, faux et inconstans. Mais un des grands avantages de l'amitié, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit; il faut se défier de sa propre raison, que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de savoir qu'on a un guide pour se conduire et se redresser.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié; mais ils en ont fait des portraits si chargés qu'on les a regardés comme de belles idées, et qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modèles et à rejeter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les traiter de chimères : c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérobant aux obligations de l'amitié, nous perdons tous ses avantages. C'est une société, c'est un commerce, enfin ce sont des engagemens réciproques, où l'on ne compte rien, où l'on n'exige rien, où le plus honnête homme met davantage, et se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son ami; richesses,

crédit, soins, services, tout est à lui, excepté notre honneur. Il m'a paru, à la honte de notre siècle, que d'offrir son bien à son ami c'est le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au-dessus de celui-là ; mais le plus grand avantage de l'amitié, c'est de trouver dans son ami un vrai modèle : car on désire l'estime de ce qu'on aime, et ce désir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

Sénèque recommande à son ami de choisir entre les grands hommes le plus respectable ; d'agir comme si l'on étoit en sa présence ; de lui rendre compte de toutes ses actions : ce grand homme qui nous tient en respect, c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, et n'est d'une plus sûre caution envers les autres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis d'être imparfaits à ses yeux : aussi ne voyez-vous guère le vice se lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge et nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi pour oser se donner de certains amis. Pyrrhus dit : « Sauvez-moi de mes amis, je ne crains qu'eux. » Pline ayant perdu son ami, « Je crains bien, dit-il, de me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide et le témoin de ma vie. » Enfin, la parfaite amitié nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables, elle

nous force à leur ressembler pour les garder. Vous trouverez donc dans l'amitié la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins, sans être demandé, attendu ni acheté. Voyons à présent quels sont les véritables caractères de l'amitié, pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami, c'est la vertu, c'est ce qui nous assure qu'il est capable d'amitié, et qu'il en est digne. N'espérez rien de vos liaisons lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'est pas le goût qui unit, ce sont les besoins; ce n'est pas l'union des cœurs ni de l'esprit qu'on cherche dans les engagemens; aussi les voyons-nous finir aussitôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse; c'est toujours la faute de l'un des deux; on ne peut éviter la honte de s'être mépris et d'avoir à se dédire. On s'unit sans examiner, et on rompt sans délibérer; rien n'est si méprisable. Choisissez votre ami entre mille; rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus que nos amis nous caractérisent : on nous cherche dans eux; c'est donner au public notre portrait et l'aveu de ce

que nous sommes. On trembleroit si l'on faisoit attention sur ce que l'on hasarde en avouant un ami. Voulez-vous être estimé? vivez avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître avant de s'engager. La première marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu ; après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède sont incapables de sentir ce doux sentiment, encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'amitié : c'est une passion turbulente, et l'amitié est un sentiment doux et réglé. L'amour donne à l'âme une joie d'ivresse qui quelquefois est suivie de violens chagrins ; l'autre est une joie de raison, toujours pure et toujours égale : rien ne peut l'arrêter ni la lasser; elle nourrit l'âme. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance? L'amitié d'un amant est trop sèche ; il peut vous donner des soins et des services, mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié ; mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles et dissipées ne sont pas propres à l'amitié; chaque objet enlève une portion de sentiment et d'attention qui appartient à l'amitié. Quoique l'on ait toujours dit qu'il faut donner à l'amitié des

fondemens plus solides que la simple sensibilité, cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné; l'esprit ne peut être convaincu. Si le cœur n'est pas touché, l'on ne va ni bien vite ni bien loin. La vertu et le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusqu'à nous.

Montaigne, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit qu'il fut frappé comme on l'est en amour. Il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié : dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissances que celles de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, et que la connoissance du peu de valeur des choses ramène à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié. Celles qui sont libres et dégagées de mille amusemens frivoles se lient à vous par sentiment; mais, quoique insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir et de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance que nous puissions nous passer les uns des autres; mais les services doivent être à la suite de l'amitié, et non pas l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié de la conformité, des rapports, des âges à peu près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans sont enivrées de leur bonheur; ces esprits déréglés, que la fortune caresse, ne sont guère

propres à l'amitié. Les rois sont aussi privés de ce doux sentiment. Ils ne sauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'est toujours le roi, et rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la première place à ce prix ; tout est trop pesant sans le secours de l'amitié. Il n'y a eu de roi qu'Agésilas qui fut puni pour avoir su se trop faire aimer. C'est une belle domination que de régner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus de soin d'amasser des richesses que d'acquérir des amis. Quel est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un asile dans le cœur d'un ami pour le temps de la disgrâce? La plupart des biens que nous acquérons sont pour les autres, celui-là seul est pour nous. Il faut aussi dans l'amitié des mœurs pures; vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment : la solitude est amie de la sagesse; c'est au dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. De plus, « c'est la marque d'un esprit bien fait, dit un ancien, que de savoir demeurer avec soi-même. Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable! » L'amitié demande une personne tout entière : dans

la retraite, ce sentiment-là devient plus nécessaire et moins partagé. D'ailleurs, nous sommes d'ordinaire avec les autres comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez elles, et la communiquent aux autres. Sénèque dit : « J'ai assez profité pour apprendre à être mon ami. » Quiconque sait vivre avec soi-même sait vivre avec les autres. Les caractères doux et paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, et nous rend l'amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous valons; sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré, vous mettez toute votre gloire dans son estime; si vous êtes heureux, vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus, la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est guère propre aux plaisirs de la parfaite amitié. Nous voyons assez de jeunes gens se croire et se dire amis; mais les liens de leurs unions ce sont les plaisirs, et les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié. « Vous êtes dans l'âge, dit Sénèque à son ami, où vos passions violentes sont éteintes, vous n'en avez plus que de douces; nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié. » Ce qui la rend plus sûre et plus solide, c'est la vertu, l'éloignement du monde,

l'amour de la solitude, la pureté des mœurs, une vie qui nous ramène à la sagesse et à nous-mêmes, un esprit élevé (car il y a un goût et un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caractères médiocres), mais surtout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit : l'esprit plaît, mais c'est le cœur qui lie. Les gens en qui l'amour-propre domine n'en sont pas dignes; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié, et les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avares ne connoissent point un si noble sentiment; la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête, ou, pour mieux dire, étouffe tous les bons mouvemens : il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous, et ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte; il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois temps dans l'amitié : le commencement, la durée et la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens, et que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion, rien ne coûte dans ces premiers momens, et tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use, que cette pointe de sentiment s'émousse par l'habitude. L'illusion disparoît, et vous êtes réduit à

soutenir l'amitié par la raison, qualité qui est toujours sèche. En amitié comme en amour, il faudroit ménager ses goûts : c'est une économie permise. Mais sait-on s'arrêter sur un plaisir permis et innocent? Cependant, comme rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible amitié, on devroit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si désirable : car la vie heureuse consiste à sentir et à imaginer agréablement. L'on sent les choses présentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux temps, soutient ces deux sentimens, puisqu'elle nous fait sentir agréablement dans le présent et espérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il est écrit que toute sensibilité périt, et que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naissante, ils peuvent donc quelquefois être inconstans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût se perd, mais l'amour du devoir subsiste. Il faut les plaindre : ils avoient un sentiment agréable, il leur a échappé; que n'avions-nous de quoi le retenir! Donnons donc à l'amitié un fondement plus solide. L'estime appuyée sur la connoissance du mérite ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'amitié. Elle est éclairée, elle examine avant que de s'engager, elle ne s'attache qu'aux mérites personnels : car ceux-là seuls sont dignes d'être aimés, qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses amis, non d'une estime variable, mais de sentiment : car, quand la sensibilité échapperoit et voudroit emporter l'estime, par justice il faut la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié; mais, comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu, et non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarent : s'ils résistent, armez-vous de la force et de l'autorité que donnent la prudence des sages conseils et la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur disant la vérité; on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse; mais, en même temps qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public et ne point souffrir, s'il est possible, qu'ils aient une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié. On dit qu'il faut servir ses amis jusqu'aux autels. Dieu et l'honneur sont les seules bornes qu'on doit donner à l'amitié; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendroit pour vous-même, qu'il vous seroit permis et honnête de faire pour vos amis. Sur le reste, je ne connois point de bornes : tout, et sans se faire valoir, doit être sa-

crifié à l'amitié. Diogène disoit : « Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je lui demande. » Une pareille confiance fait l'éloge de l'un et de l'autre.

Ne faites jamais sentir à vos amis aucune supériorité; et, si vous êtes plus avancé qu'eux dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit et dans les bonnes grâces de la fortune, cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande si l'on peut confier à un autre le secret de notre ami. Il n'y a pas à délibérer : le secret est un dépôt, nous n'en pouvons disposer; ce n'est pas notre bien. Reste à savoir de quelle manière nous devons nous conduire quand l'amitié s'affoiblit et s'altère.

Comme ce sont des hommes qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de l'humanité; il faut se passer l'un et l'autre bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse, et pardonne davantage. « Vous rendrez votre ami fidèle, dit un ancien, si vous croyez qu'il le soit. » On met en droit de commettre une faute celui qu'on croit capable de la faire. L'amitié ordinaire ne veut jamais se charger d'aucun tort; l'amitié délicate les met sur son compte : contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laissons le plaisir de nous pardonner et lui épargnons la honte et le besoin du pardon; mais pour cela il

faut avoir affaire à une âme forte, qui ait le courage de soutenir la vue de ses fautes et d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a besoin d'être conduit et gouverné pour son propre intérêt, il faut avoir la main légère et ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caractères superbes, qui cherchent à vous accuser et se font un plaisir de vous convaincre : c'est une victoire pour eux de vous trouver des défauts ; cela fortifie leur domination, et augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occasions de vous irriter, et dans les éclaircissemens gardez-vous d'employer des termes durs : il en est dont il ne faut jamais user, et qui font dans les cœurs des plaies qui ne se ferment jamais. Dès que vous sentez que vous vous allumez, soyez en garde contre vous-même; songez que la passion prend toujours quelque chose sur la justice. Mais il y a des gens qui, lorsqu'ils ont un tort, en ont cent, et qui ne savent point s'arrêter : ils vous punissent de leurs propres fautes, et ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puisse les convaincre; leur esprit est au service de leur injustice. Il ne faut point leur faire de reproches ; mais, si vous voulez les punir et vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occasions de leur faire plaisir : c'est votre propre conduite qui leur doit être un re-

proche, et non pas vos discours. Quelque habile que soit l'amour-propre à nous cacher nos foiblesses, il y a des momens consacrés à la vérité où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a faits dans le temps de l'amitié doivent être oubliés dans la rupture; et, quand on ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après l'amitié et l'estime de ses amis, et ne pas craindre d'en trop faire. Mais, si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, et par là se punir de son imprudence et de sa légèreté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a affaire à des gens entêtés qui ne vous voient qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort; quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre : il faut vous retirer, et que votre innocence vous calme et vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs à remplir; ce sont les devoirs les plus difficiles, et où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne

amitié. Il ne faut point appeler le monde à vos querelles, et jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre propre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle. C'est un mauvais spectacle pour le public, et un mauvais rôle pour vous, que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts sur vous; que vos juges sont tous vos ennemis, ou par ignorance de ce que vous valez, ou par envie s'ils le connoissent, ou par prévention et malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le temps de l'amitié, il ne faut jamais les révéler; songez que le secret est une dette de l'ancienne amitié, que vous vous devez à vous-même. Enfin, les devoirs que vous remplissez dans le temps de l'amitié, c'est pour la personne aimée; dans les ruptures, c'est pour vous-même. Dans le temps du sentiment, tout le monde sait se conduire, on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens; mais, dans les ruptures, c'est le devoir, c'est la raison qu'il faut écouter et suivre. Peu de gens savent être en colère; la plupart ne gardent plus de mesure. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur, d'avoir à envisager, dans les temps de l'amitié, la perte de l'amitié! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être, et que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions prochaines à une rupture. Il faut passer légèrement sur de

pareilles idées; elles gâteroient les plaisirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au delà du tombeau; très peu savent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funèbre soit les larmes et la douleur de nos amis, et que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs, cependant il ne faut pas croire que des larmes que vous répandez par sensibilité, quelquefois par retour sur vous-même, vous acquittent envers eux : vous devez à leur nom, à leur gloire et à leur famille; ils doivent vivre dans votre cœur par les sentimens, dans votre mémoire par le souvenir, dans votre bouche par des éloges, et dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les amitiés se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devions aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de Machiavel; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes: ceux qui me connoissent savent que dans l'amitié je me livre trop; jamais mes sentimens ne m'avertissent de me défier de mes amis : ceux qui pensent d'une façon vulgaire me regardent comme une espèce de dupe; je ne m'en sauve qu'en voulant bien l'être. Ainsi la prudence, dont j'ai ici rassemblé quelques maximes, n'a pas encore passé jusqu'à mon

cœur; mais l'usage, le monde et ma propre expérience ne m'ont que trop appris que, dans l'amitié la mieux acquise et la plus méritée, il faut faire un fonds de constance et de vertu pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différent. Cela est rare et difficile; mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue. Les femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage n'en sont pas dignes, et les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, et qui n'imaginent pas qu'elles puissent avoir des qualités dans l'esprit et dans le cœur plus liantes que celles de la beauté, ne sont pas propres à l'amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu et par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour, et finissent par l'amitié. Quand les femmes sont fidèles à la vertu de leur sexe, l'amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la manière dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de ruptures d'éclat, la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, et qui vous offrent les charmes et les sentimens de l'amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux

faire que de se lier à elles? Il est sûr que, de toutes les unions, c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe; de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'amitié; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable : elles s'unissent par nécessité, et jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'amitié, et les hommes en profitent. Quand elles n'ont point usé leur cœur par les passions, leur amitié est tendre et touchante: car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports et des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits; ceux où elle n'a pas la principale part ont moins d'agrémens. Dans l'amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage; ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve : un bien si désirable est toujours la récom-

pense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

TRAITÉ DE LA VIEILLESSE

On a donné aux hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison et leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les temps de leur vie. Cicéron a fait un *Traité de la Vieillesse* pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes; mais, pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes; on néglige leur éducation dans la jeunesse; dans la suite de leur vie, on les prive de soutien et d'appui pour leur vieillesse : aussi la plupart des femmes vivent sans attention et sans retour sur elles-mêmes; dans leur jeunesse elles sont vaines et dissipées, et dans la vieillesse elles sont foibles et délaissées. Nous arrivons à chaque âge de la vie sans savoir nous y conduire ni en jouir : quand il est passé, nous voyons l'usage qu'on en pouvoit faire; mais,

comme les regrets sont inutiles à moins qu'ils ne servent à nous redresser, voyons à profiter du temps qui nous reste. Je m'aide de mes réflexions, et, comme j'approche de cet âge où tout nous échappe, je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds.

Tout le monde craint la vieillesse : on la regarde comme un âge livré à la douleur et au chagrin, où tous les plaisirs et les agrémens disparoissent. Chacun perd en avançant dans l'âge, et les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste en agrémens extérieurs, et que le temps les détruit, elles se trouvent absolument dénuées : car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'est pas possible de les remplacer; et, comme il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile, mettons à profit le temps de la vieillesse et songeons à en faire usage pour notre perfection et pour notre bonheur.

Examinons les devoirs de la vieillesse, le respect et la décence qui sont dus à cet âge, et connoissons aussi les avantages qu'on en peut tirer pour en jouir.

La vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'usage qu'on en sait faire. Il faut faire un plan, et le suivre avec fermeté : car enfin, changer de dessein et de conduite, c'est couper notre vie;

nous l'abrégeons par notre légèreté, et nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à présent pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer : les grâces vous abandonneront, la santé s'évanouira; la vieillesse viendra effacer les fleurs de votre visage : quelque jeune que vous soyez, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de vous.

Nous avons en vieillissant les maux communs à l'humanité. Les maux du corps et de l'esprit sont à la suite d'un certain âge. « La vieillesse, dit Montaigne, attache plus de rides à l'esprit qu'au visage. » Les passions nous attendent dans le cours de la vie, et il semble que ce soient des gîtes où il faut passer nécessairement. « Des passions ardentes, dit Montaigne, nous passons aux passions frileuses. » Les sentimens tristes sont à la suite de la vieillesse : elle tarit dans notre cœur la source de la joie et des plaisirs; elle dégoûte du présent, et craint l'avenir; elle rend insensible à tout, excepté à la douleur.

Tous ces maux sont communs aux deux sexes; mais il y en a qui ne sont que pour les femmes : comme il en est de différens caractères, il y a différentes sortes de peines à souffrir et de conduites

à suivre. Les femmes sont ou galantes, ou vertueuses; ces deux caractères sont variés d'une infinité de différences; il y a bien des nuances et des degrés dans l'un et dans l'autre. Pour celles qui sont nées sans tendresse et sans agrémens, et qui n'ont fait ni reçu aucune impression, elles jouissent de la tranquillité et de l'uniformité de la vie; elles perdent moins, en avançant en âge, que celles qui sont capables de prendre des sentimens et d'en inspirer; cependant elles auront encore bien des maux à souffrir et des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la tristesse. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conserver en nous, et que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choisir ses plaisirs, ou plutôt ses amusemens : ce qui est permis et honnête dans un certain âge est indécent dans un autre.

L'avarice est encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque chose, et on s'attache aux richesses comme à son soutien. Cependant, si on savoit raisonner, on verroit qu'on n'en a que faire, et qu'on s'assure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux femmes galantes : elles ont plus à perdre en vieillissant et plus à travailler. Comme il en est de bien des sortes, il y a aussi différentes conduites à garder. Pour celles qui

n'ont rien ménagé, qui ont été infidèles aux préjugés et aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment : les plaisirs, le seul lien qui les unissoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées, qui ont su joindre la probité et l'amitié à l'amour, elles tiennent aux hommes par les vertus de la société : car la vertu seule a droit de nous unir. Les caractères sensibles ont plus à souffrir : le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue et pénible sensibilité : l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus, et plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoiblissent en les exerçant, et les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin, il y a un temps, dans la vie des femmes, qui devient une crise : c'est la conduite qu'elles gardent, et le parti qu'elles prennent, qui donnent la dernière forme à leur réputation, et d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeunesse, les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang, qui les entraîne vers les objets sensibles, qui les livre aux passions permises ou défendues; la nouveauté des objets, qui excite et nourrit leur curiosité : tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté et des agrémens, elles

jouissent des avantages de leur propre figure et de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour-propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles, ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte, plus douce et plus absolue que celle de la beauté? La majesté et l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures; la beauté en a sur l'âme; il n'y a guère de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus, quelles sources d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire! Tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne, la parure, les spectacles; tous ces plaisirs sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions! Peut-on être plus vivement et plus fortement remué que par elles? Les événemens de la vie des femmes en dépendent; et de grands établissemens ont été souvent la suite et la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées et relatives au cœur, et font une vie pleine et occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échappe dans un certain âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que pour la douleur. Il vient un temps où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances et à la dignité de son âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent

vous avez perdu le goût pour les amusemens; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures; vous avez perdu même vos véritables amis, et le temps est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté, c'est l'amour; et la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié; et vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, et vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus, ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouverez plus qu'infirmités dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut rompre tout commerce avec vos sentimens; on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la vieillesse : pour moi, je crois qu'elle en est le soutien; c'est un sentiment décent, et le seul nécessaire : le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la vieillesse. Dans tous les temps de la vie nous nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies ver-

tus : dans la jeunesse, on songe à vous; dans la vieillesse, il faut penser aux autres. On nous demande du partage, et on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant; et on nous juge à la rigueur. Les premières grâces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout; les fautes de jugement sont pardonnées, et ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant, il faut s'observer sur tout, et mettre dans ses discours et dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées qu'on veut rappeler des agrémens qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille; le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables est d'oublier qu'elles ne le sont plus. Il faut aussi se donner une forme de vie convenable : ce n'est pas vivre comme l'on doit que de vivre au gré de ses passions et de ses fantaisies; et nous ne vivons comme nous devons que quand nous vivons selon la raison, car ce qui s'appelle NOUS, c'est notre raison.

Il faut aussi avoir attention à ses sociétés, et ne s'unir qu'à des personnes de mœurs et d'âge semblables. Les spectacles, les lieux publics, doivent être interdits, ou du moins il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un visage

sans grâces; dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'esprit se soutiennent mal au milieu d'une jeunesse brillante; ils vous font trop sentir ce que vous avez perdu. Rien ne convient mieux que d'être chez soi; l'amour-propre y souffre moins qu'ailleurs : il y a cependant des amusemens permis, et tout ce qui s'appelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens et notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premières années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance, mais vous vous devez des sentimens permis et innocens, par dignité pour vous, car il faut vivre respectueusement avec soi-même; il le faudroit aussi pour votre propre repos; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coûte à l'âme : vous n'en connoissez le prix et vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé, le goût devient plus délicat sur ce qui blesse et plus exquis sur ce qui plaît. L'amour est le premier des plaisirs et la plus douce des erreurs; mais, dès que vous avez perdu la jeunesse, les peines doublent, et les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain temps, c'est que vous voulez conserver et porter des sentimens dans un âge où ils ne

doivent point être : est-ce la faute de l'âge ? n'est-ce pas la nôtre? Ce sont les mœurs qui font les malheurs, et non pas la vieillesse : tout âge est à charge à qui n'a pas au dedans de soi-même ce qui peut rendre la vie heureuse. Il faut avec docilité se soumettre aux peines de son âge et de son état : la nature fait une espèce de traité avec les hommes; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions; elle ne nous donne rien en propriété, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas se révolter contre les suites naturelles de l'humanité. On demandoit à un philosophe qui avoit vécu cent sept ans s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse : « Je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse, dit-il, parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse. »

Quand les mœurs sont pures et innocentes dans le premier âge, la vieillesse est douce et tranquille. Le soutien et la consolation d'un âge avancé, c'est une longue habitude de vertu; quand on l'a pratiquée dans la jeunesse, on en recueille le fruit dans les derniers temps; mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre dérèglement. La plupart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les besoins du cœur sont infinis; ceux de la nature sont bornés : heureuse la vieillesse dont le cœur se tourne vers Dieu!

La dévotion est un sentiment décent dans les

femmes, et convenable à tous les sexes. La vieillesse sans religion est pesante. Tous les plaisirs de dehors nous abandonnent, nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la santé et la jeunesse, ont disparu : le passé vous fournit des regrets, le présent vous échappe, et l'avenir vous fait trembler. Pour un chrétien infidèle, ce sont des peines qui nous attendent, et pour un philosophe, c'est le néant. Voilà ce qui termine la plus belle vie du monde; le dernier acte est toujours tragique : il y a bien à gagner de changer l'idée de son néant contre l'idée de l'éternité! Si nous vivons de manière à la rendre heureuse, c'est un beau point de vue qu'une éternité de bonheur; mais la plupart du monde vit sans penser jamais à s'éclaircir de son état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui sont si ardens sur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand ils la croient en péril, sont tranquilles et indolens sur la connoissance de leur être; qu'ils se laissent mollement conduire à la mort, sans s'instruire si ce qu'on leur dit sont des chimères ou des réalités; qu'ils s'acheminent et voient venir vers eux la mort, l'éternité, les peines et les récompenses éternelles, sans penser que ces grandes vérités les regardent et les intéressent? Peut-on, sans prévoyance et sans crainte, aller tenter un si grand événement? C'est cependant l'état où vivent la plupart des hommes; et, pour quelques-uns qui

ont pris parti du bon ou du mauvais côté, combien y en a-t-il qui n'y pensent pas!

Pour ceux qui sont assez heureux pour être touchés de la religion, la piété les console; elle est aussi plus aisée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie sont presque rompus; c'est l'ouvrage de la nature de nous détacher, plus que celui de la raison : le bandeau de l'illusion est tombé, et nous voyons les choses ce qu'elles sont. On a connu le monde à ses dépens; et qui le connoît bien sait qu'il n'est bon qu'à quitter; il a toujours manqué de biens solides, ce monde trompeur, et nous trouvons souvent qu'il manque de biens périssables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion; elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans tous les âges de la vie; mais l'usage en est plus nécessaire dans la vieillesse, parce que nous faisons des pertes continuelles. Mais, comme le sentiment est moins vif, nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature, sans se révolter contre elle; c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre et pour nous détacher. Nous devons compter sur notre changement et sur celui des autres, et nous conduire, quand ils changent, comme nous voudrions qu'ils se conduisissent, si c'étoit nous qui eussions changé. Mais souvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes :

les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'est donc aux mœurs, et non à l'âge qu'il se faut prendre si nous souffrons.

Il faut se soumettre doucement aux lois de notre condition : nous sommes tous faits pour foiblir, vieillir et mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du temps; il est plus fort que nous.

Dans la jeunesse, nous vivons tous dans l'avenir : l'on passe sa vie à désirer, et l'on renvoie à l'avenir son repos et ses joies. Dans la vieillesse, il faut se saisir du présent.

Montaigne dit qu'il met tout à profit. « Je sens, dit-il, comme les autres hommes; mais ce n'est pas en passant et en glissant : à mesure que la possession de la vie est plus courte, je veux la rendre plus vive, plus pleine et plus profonde. Je veux arrêter la légèreté de sa fuite par la promptitude de ma saisie. Il faut secourir la vieillesse; il faut l'étayer. Je m'aide de tout; et la sagesse et la folie auront assez à faire à m'aider par offices alternatives en ce dernier âge. »

Un des devoirs de la vieillesse est de faire usage du temps : moins il nous en reste, plus il nous doit être précieux. Le temps des chrétiens est le prix de l'éternité; et, sans l'employer à courir après des sciences vaines et au-dessus de nous,

tirons parti de notre situation, et connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir, mais nous n'avons pas de quoi connoître. Nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là; nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais, avant de nous engager à des recherches au-dessus de notre portée, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières, quelle est la règle qui doit déterminer notre persuasion; il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance, avoir la force de nous arrêter et de douter quand nous ne voyons rien clairement, et avoir le courage d'ignorer ce qui est au-dessus de nous. Mais, pour arrêter notre hardiesse et pour affoiblir notre confiance, songeons que les deux principes de notre connoissance, la raison et les sens, manquent de sincérité et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent.

Ces réflexions dégoûtent des vérités abstraites. Employons donc le temps en connoissances utiles à notre perfection et à notre bonheur.

Il n'y a aucun âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de biens : le premier âge, les plaisirs vifs des sens et de l'imagination; le second

âge, les plaisirs de l'ambition et de l'opinion ; le dernier, les plaisirs de la raison et de la tranquillité.

La paix de l'âme est la plus nécessaire disposition au plaisir. Quand l'âme n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle est bien plus propre à tirer parti des biens qui se présentent, et elle retrouve dans son goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie et s'en détacher ; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du dernier acte est toujours triste ; quelque belle que soit la comédie, la toile tombe ; les plus belles vies se terminent toutes de même ; on jette de la terre, et en voilà pour une éternité.

Montaigne pensoit autrement ; il disoit « qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté, et se la domestiquer à force d'y penser ».

Il faut espérer que le Ciel aura soin du dernier acte ; il faut seulement l'intéresser par une vie vertueuse et innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien ; il y a toujours assez de quoi nous y attacher, et assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un philosophe répondoit à un homme qui lui

demandoit s'il se feroit mourir : « Tu ne délibères pas de si grande chose. »

Les grands hommes ne mesurent pas la vie par la durée du temps, mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie, et la mauvaise la déshonore. Pour juger de quelqu'un, il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très courte, et nous l'abrégeons encore par notre légèreté et par le dérèglement. Le peu que nous vivons, nous le vivons moins à nous qu'aux passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le temps du sommeil, celui qu'on donne aux autres nécessités, celui des maladies du corps et de l'esprit, il nous en resteroit peu pour le bonheur; et, d'une longue vie, à peine en retirerions-nous quelques années.

Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa mort, c'est-à-dire ses projets : achever sa vie, c'est avoir usé son goût pour la vie : car, pour les projets, tant que nous vivons, nous nous amusons d'espérances, et nous vivons moins dans le présent que dans l'avenir. La vie seroit courte si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. « Le présent, dit Pascal, n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons pas, mais nous espérons de vivre. » Il faut cependant se dépêcher de vivre; il n'est pas sage de dire : « Je vivrai »; c'est vivre trop

tard que de dire : « Je vivrai demain. » Les philosophes disent : « Apprenez à vivre », et les chrétiens disent : « Apprenez tous les jours à mourir. »

Un des avantages de la vieillesse, c'est la liberté. Pisistrate demandoit à Solon qui le traversoit sur quoi étoit appuyée sa liberté : « Sur ma vieillesse qui n'a plus rien à craindre », lui répondit-il. Le dernier âge nous affranchit de la tyrannie de l'opinion. Quand on est jeune, on ne songe qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut établir sa réputation, et se donner une place honorable dans l'imagination des autres, et être heureux même dans leur idée : notre bonheur n'est point réel; ce n'est pas nous que nous consultons, ce sont les autres. Dans un autre âge, nous revenons à nous, et ce retour a ses douceurs; nous commençons à nous consulter et à nous croire; nous échappons à la fortune et à l'illusion : les hommes ont perdu le droit de nous tromper; nous avons appris à les connoître et à nous connoître nous-mêmes, à profiter de nos fautes, qui nous instruisent autant que celles des autres; nous commençons à voir notre erreur d'avoir fait tant de cas des hommes; ils nous apprennent, souvent à nos dépens, à ne compter sur rien; les infidélités nous dégagent, la fausseté des plaisirs nous désabuse.

La vieillesse nous affranchit aussi de la tyrannie

des passions, et nous fait éprouver que c'est un grand plaisir que de savoir s'en passer, et une grande volupté que de se sentir au-dessus d'elles.

La nature nous donne des désirs et des goûts conformes à l'état présent. Dans la jeunesse, on se fait une fausse idée de la vieillesse; ce sont des craintes que nous nous donnons, ce n'est pas la nature qui nous les donne, parce que nous craignons, dans l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature a des ressources admirables, elle nous conduit et nous gouverne presque à notre insu, elle sait nous donner des secours dans les inconvéniens.

Les privations ne sont point sensibles quand le désir est éteint. Tous les goûts passent, même jusqu'au goût de la vie. Il est à souhaiter que toutes les passions meurent avant nous; alors c'est « avoir achevé sa vie avant sa mort ».

Dans cet âge, la raison nous est rendue; elle reprend tous ses droits; nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les pensées, les espérances et la raison même sont à la merci de la fortune et de leur fantaisie, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes

l'emploient tout entière à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement, sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit; les fautes mêmes nous redressent, et nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès : car les personnes qui ont été toujours heureuses sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune et du hasard, et des malheurs du dérèglement des mœurs : ceux-ci corrompent l'esprit et la santé : car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse, et souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'âme diminue et s'affoiblit; quand nous en sommes affranchis, l'âme s'agrandit et s'étend. Dans un certain âge, nous ne sommes plus en prise avec les plaisirs de l'imagination; nous savons combien elle est trompeuse, et que toutes les passions promettent plus qu'elles ne donnent. Celles qui ne sont soutenues que par l'illusion sont déplacées et odieuses dans un certain âge. L'ambition trop poussée dégénère en folie; l'amour qui se montre et se donne en spectacle se charge de ridicule.

Il vient un temps dans la vie qui est consacré à

la vérité, qui est destiné à connoître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse et les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples; nous commençons à nous consulter et à nous croire sur notre bonheur.

Il faut se prêter aux usages de la vie; mais il ne faut pas y engager son opinion ni sa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, et de mettre un espace entre la vie et la mort. « La mort, dit Montaigne, n'est pas un acte de la société, c'est l'acte d'un seul. » Dans la vieillesse, il faut plutôt être avare que prodigue de soi. On a dit d'un grand homme, « qu'il prit conseil de sa vieillesse et se retira ». Nous devons le premier et le second âge à la patrie, et le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte; le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

« La solitude, dit un grand homme, est l'infirmerie des âmes. Retirez-vous donc en vous-même, dit-il, mais préparez-vous à vous bien recevoir; ayez honte et respect de vous-même; cessez de vous aimer, et apprenez à vous respecter. » Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, et de se voir mourir à tout moment. Il faut, pour notre intérêt, nous détacher

de nous-mêmes, rompre tous les jours quelque lien afin d'être plus libres, fermer toutes les avenues au retour du monde, et ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes ; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connoissance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous assaisonne la vieillesse, si l'on peut hasarder ce terme. Il n'appartient qu'aux âmes libres de peser la vie et la mort ; il n'appartient qu'aux âmes pleines de ressources de jouir de ces dernières années : les âmes foibles les souffrent, les âmes fortes en tirent parti.

On a dit « qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu qu'un homme vertueux en prise avec la fortune » : on en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, et aux prises avec la vieillesse, l'infirmité et la mort. Dans la retraite, qui est l'asile de la vieillesse, on jouit d'un calme sans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; et, en société avec les morts, ils vous instruisent, vous guident et vous consolent : ce sont des amis sûrs et constans, sans légèreté et sans jalousie ; enfin on a dit « que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme étoit dans sa fin ».

Juillet 127

RÉFLEXIONS

SUR LES FEMMES

Il a paru, depuis quelque temps, des romans faits par des dames, dont les ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les grâces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonneur. Il a tout déplacé, et met où il lui plaît la honte et la gloire. Le laisserons-nous le maître et l'arbitre de notre réputation ? Je demande ce qu'il est ; on ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, et dépend plus de la disposition qui est en nous que de celle des objets. Il varie et relève, comme les modes, du seul caprice. Il a pris le savoir en aversion. A peine le pardonne-t-il à

juillet 12

RÉFLEXIONS

SUR LES FEMMES

Il a paru, depuis quelque temps, des romans faits par des dames, dont les ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les grâces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce ridicule, qu'on le craint plus que le déshonneur. Il a tout déplacé, et met où il lui plaît la honte et la gloire. Le laisserons-nous le maître et l'arbitre de notre réputation? Je demande ce qu'il est; on ne l'a point encore défini. Il est purement arbitraire, et dépend plus de la disposition qui est en nous que de celle des objets. Il varie et relève, comme les modes, du seul caprice. Il a pris le savoir en aversion. A peine le pardonne-t-il à

un petit nombre d'hommes supérieurs en esprit; mais, pour ce qui est des personnes du grand monde, s'ils osent savoir, on les appelle pédans. La pédanterie cependant est un vice de l'esprit, et le savoir en est l'ornement. Si l'on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le pardonne pas aux femmes. On dira que je prends un ton bien sérieux pour défendre les enfans de la reine de Lydie; mais qui ne seroit blessé de voir attaquer des femmes aimables qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leur temps suivant l'usage d'à présent? J'attaquerai les mœurs du temps, qui sont l'ouvrage des hommes. La honte n'est plus pour les vices, elle se garde pour ce qui s'appelle le ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne pense. Il est dangereux de le répandre sur ce qui est bon. L'imagination, une fois frappée, ne voit plus que lui.

Un auteur espagnol disoit que le livre de *Don Quichotte* avoit perdu la monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette nation possédoit autrefois dans un degré si éminent en a amolli et énervé le courage.

Molière, en France, a fait le même désordre par la comédie des *Femmes savantes*. Depuis ce temps-là, on a attaché presque autant de honte au savoir des femmes qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des

amusemens innocens, elles ont compris que, honte pour honte, il falloit choisir celle qui leur rendoit davantage, et elles se sont livrées au plaisir.

Le désordre s'est accru par l'exemple et a été autorisé par les femmes en dignité : car la licence et l'impunité sont les privilèges de la grandeur. Alexandre nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa sœur aimoit un jeune homme, que leur intrigue étoit publique, et qu'elle se respectoit peu. « Il faut bien, dit-il, lui laisser sa part de la royauté, qui est la liberté et l'impunité. »

La société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des femmes? Elles ont mis la débauche à la place du savoir; le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence. Par là, elles se sont dégradées, et sont déchues de leur dignité : car il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place, et il n'y a que les bienséances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu ressembler aux hommes de ce côté-là, et plus elles se sont avilies.

Les hommes, plutôt par la force que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes : elles ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera plus absolu. Mais le règne de la beauté est peu durable : on l'appelle une courte tyrannie; elle leur donne le pouvoir de faire des

malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent.

Le règne de la vertu est pour toute la vie : c'est le caractère des choses estimables, de redoubler de prix par leur durée, et de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaisent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de temps à être belle, et beaucoup à ne l'être plus; que, quand les grâces abandonnent les femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles et par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles espèrent allier une jeunesse voluptueuse et une vieillesse honorable. Quand une fois la pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années : c'est elle qui sert leur véritable intérêt; elle augmente leur beauté; elle en est la fleur; elle sert d'excuse à la laideur; elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles.

Mais, si elle est une sûreté pour les mœurs, elle est aussi l'aiguillon des désirs : sans elle, l'amour seroit sans gloire et sans goût; c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses conquêtes; elle met le prix aux faveurs. La pudeur, enfin, est si nécessaire aux plaisirs qu'il faut la conserver, même dans les temps destinés à la perdre. Elle est aussi une coquetterie raffinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière délicate d'augmenter leurs charmes en les

cachant. Ce qu'elles dérobent aux yeux leur est rendu par la libéralité de l'imagination. Plutarque dit qu'il y avoit un temple dédié à Vénus la Voilée. « On ne sauroit, dit-il, entourer cette déesse de trop d'ombre, d'obscurité et de mystère. » Mais à présent l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses foiblesses.

Les femmes pourroient dire : « Quelle est la tyrannie des hommes! Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit ni de nos sentimens. Ne doit-il pas leur suffire de régler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence? Ils veulent que la bienséance soit aussi blessée quand nous ornons notre esprit que quand nous livrons notre cœur. C'est étendre trop loin leurs droits. »

Les hommes ont un grand intérêt à rappeler les femmes à elles-mêmes et à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faisons avec nous-mêmes est la source de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts solides, nous tenons à tout. C'est dans la solitude que la vérité donne ses leçons, et où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire. Quand nous savons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit per-

mis de parler et de penser; où les Muses étoient en société avec les Grâces. On y alloit prendre des leçons de politesse et de délicatesse; les plus grandes princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame Henriette d'Angleterre, qui auroit servi de modèle aux Grâces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens et un esprit sérieux. Quand on traitoit ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang, et ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément et dans la perfection qu'autant qu'on avoit su plaire à Madame. Un Hôtel de Rambouillet, si honoré dans le siècle passé, seroit le ridicule du nôtre. On sortoit de ces maisons comme des repas de Platon, dont l'âme étoit nourrie et fortifiée. Ces plaisirs spirituels et délicats ne coûtoient rien aux mœurs ni à la fortune, car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours couloient dans l'innocence et dans la paix. Mais à présent que ne faut-il point pour l'emploi du temps, pour l'amusement d'une journée! Quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres! La table, le jeu, les spectacles. Quand le luxe et l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien.

On ne cherche plus que ces maisons où règne

un luxe honteux. Ce maître de la maison, que vous honorez, songez, en l'abordant, que souvent c'est l'injustice et le larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate; le goût règne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors l'âme du maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est. Eh! comment ne l'oublieroit-il pas? vous l'oubliez vous-même. C'est vous qui tirez le rideau de l'oubli et de l'orgueil devant ses yeux. Voilà les inconvéniens, pour les deux sexes, où conduit l'éloignement des lettres et du savoir : car les muses ont toujours été l'asile des mœurs.

Les femmes ne peuvent-elles pas dire aux hommes : « Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des sciences et des beaux-arts? Celles qui s'y sont attachées n'y ont-elles pas réussi, et dans le sublime, et dans l'agréable? Si les poésies de certaines dames avoient le mérite de l'antiquité, vous les regarderiez avec la même admiration que les ouvrages des anciens à qui vous faites justice. »

Un auteur très respectable [1] donne au sexe tous les agrémens de l'imagination. « Ce qui est de goût est, dit-il, de leur ressort, et elles sont juges de la perfection de la langue. » L'avantage n'est pas médiocre.

---

1. Le P. Malebranche.

Or, que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination? C'est elle qui fait les poètes et les orateurs; rien ne plaît tant que ces imaginations vives, délicates, remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément, elle domine, elle force l'âme et l'entraîne : car nous cédons plus certainement à l'agrément qu'à la vérité. L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle sait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin; elle a droit aussi sur le temps; elle sait rappeler les plaisirs passés, et nous fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet; elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit : toute l'âme est en elle; et, dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparoissent.

Parmi les avantages qu'on donne aux femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défini le goût. Une dame[1] d'une profonde érudition a prétendu que c'est « une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison », et qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre personne a prétendu

1. Mme Dacier.

que le goût est une union du sentiment et de l'esprit, et que l'un et l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *jugement*. Ce qui fait croire que le goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne sait point pourquoi on sent; mais on rend toujours raison de ses opinions et de ses connoissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire, entre les goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je crois donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis. Je ne suis jamais sûre d'amener une personne sensible à mon goût; je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts; tout vient de la disposition des organes, et du rapport qui se trouve entre eux et les objets. Il y a cependant une justesse de goût comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément, sentiment, bienséance, délicatesse, ou fleur d'esprit (si on ose parler ainsi), qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais, comme on n'en peut donner de règle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échappe aux règles. C'est la nature qui le donne; il ne s'acquiert pas. Le goût est

d'une grande étendue ; il met de la finesse dans l'esprit, et vous fait apercevoir d'une manière vive et prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire Montaigne quand il assure que les femmes ont un « esprit prime-sautier ». Dans le cœur, le goût donne des sentimens délicats ; et, dans le commerce du monde, une certaine politesse attentive, qui nous apprend à ménager l'amour-propre de ceux avec qui nous vivons. Je crois que le goût dépend de deux choses : d'un sentiment très délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut donc avouer que les hommes ne connoissent pas la grandeur du présent qu'ils font aux dames, quand ils leur passent l'esprit du goût.

Ceux qui attaquent les femmes ont prétendu que l'action de l'esprit qui consiste à considérer un objet étoit bien moins parfaite dans les femmes, parce que le sentiment qui les domine les distrait et les entraîne. L'attention est nécessaire ; elle fait naître la lumière, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit, et les met à sa portée ; mais, chez les femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, et s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion : la nature raisonne pour elles, et leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement : il fournit de nouveaux

esprits qui illuminent, de manière que les idées se présentent plus vives, plus nettes et plus démêlées; et, pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloquentes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force et la chaleur des sentimens que par l'étendue et la justesse des raisonnemens; et nous arrivons toujours par eux plus vite au but dont il s'agit que par les connoissances. La persuasion du cœur est au-dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend : c'est à notre imagination et à notre cœur que la nature a remis la conduite de nos actions et de ses mouvemens.

La sensibilité est une disposition de l'âme qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité ni générosité sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'âme que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secourt l'esprit et sert la vertu. On convient que les agrémens se trouvent chez les personnes de ce caractère; les grâces vives et soudaines dont parle Plutarque ne sont que pour elles. Une dame qui a été un modèle d'agrément[1] sert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'esprit de ses amis « ce qu'elle faisoit et ce qu'elle pensoit dans

1. Mme de La Sablière.

sa retraite. — Elle n'a jamais pensé, répondit-il, elle ne fait que sentir. » Tous ceux qui l'ont connue conviennent que c'étoit la plus séduisante personne du monde, et que les goûts, ou plutôt les passions, se rendoient maîtres de son imagination et de sa raison, de manière que ses goûts étoient toujours justifiés par sa raison et respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'a osé la condamner qu'en cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit qui vient de la sensibilité, et de la force de l'imagination, parce que la persuasion est toujours à sa suite.

Les femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles aient un esprit qui ne leur coûte rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a données la nature : nous commençons par négliger leur éducation, nous n'occupons leur esprit à rien de solide; et le cœur en profite : nous les destinons à plaire; et elles ne nous plaisent que par leurs grâces ou par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens, et se laissent aisément entraîner au penchant de la nature; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit prendre parti : si nous ne les destinons qu'à plaire, ne leur défendons pas l'usage de leurs agrémens; si vous les voulez raisonnables et spirituelles, ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite. Mais nous leur demandons un mélange et un ménagement de ces qualités, qu'il est difficile d'attraper et de réduire à une mesure juste. Nous leur voulons de l'esprit; mais pour le cacher, l'arrêter et l'empêcher de rien produire. Il ne sauroit prendre l'essor qu'il ne soit aussitôt rappelé par ce qu'on appelle *bienséance*. La gloire, qui est l'âme et le soutien de toutes les productions de l'esprit, leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet, toute espérance ; on l'abaisse, et, si j'ose me servir des termes de Platon, « on lui coupe les ailes ». Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore.

Les femmes ont pour elles une grande autorité, c'est Saint-Évremond. Quand il a voulu donner un modèle de perfection, il ne l'a pas placé chez les hommes. « Je crois, dit-il, moins impossible de trouver dans les femmes la raison des hommes que dans les hommes les agrémens des femmes. » Je demande aux hommes, de la part de tout le sexe : « Que voulez-vous de nous? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit

aimable et d'un cœur droit; permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des grâces qui favorisent les plaisirs? Ne vous plaignez donc pas si les femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes. »

Mais, pour donner aux choses le rang et le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables et les agréables. Les estimables sont réelles et sont intrinsèques aux choses, et, par les lois de la justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'âme et qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles ni propres à l'objet; elles se doivent à la disposition de nos organes et à la puissance de notre imagination. Cela est si vrai qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes, et que souvent nos sentimens changent sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes; elles ne le sont que par les dispositions qu'elles trouvent en nous. L'amour ne se mérite point; il échappe aux plus grandes qualités. Seroit-il donc possible que le cœur ne pût dépendre des lois de la justice, et qu'il ne fût soumis qu'à celles du plaisir? Quand les hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, et ils trouveront des femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur et sur leur plaisir, quand ils

les dégradent. Mais, de la manière dont elles se conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu, et les plaisirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les femmes se fassent estimer; mais n'avons-nous besoin que d'estime, et ne nous manquera-t-il plus rien? Notre raison nous dira que cela doit suffire; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison pour ceux du cœur. Il faut prendre la nature comme elle est. Les qualités estimables ne plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles; mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper notre cœur : car nous avons autant besoin d'aimer que d'estimer. On se lasse même d'admirer, si ce qu'on admire n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas même assez que le sexe nous plaise; il semble qu'il soit obligé de nous toucher. Le mérite n'est pas brouillé avec les grâces : lui seul a droit de les fixer; sans lui, elles sont légères et fugitives. De plus, la vertu n'a jamais enlaidi personne : et cela est si vrai que la beauté, sans mérite et sans esprit, est insipide, et que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable sentiment dans les qualités extérieures, je l'étends plus loin. Les Espagnols disent que « la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée » ; on s'y accoutume, et on ne les sent plus. Mais des mœurs, un

esprit juste et fin, un cœur droit et sensible, ce sont des beautés ravissantes et toujours nouvelles. A présent, nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis longtemps la conduite des femmes; on prétend qu'elles n'ont jamais été si déréglées qu'à présent, qu'elles ont banni la pureté de leur cœur et les bienséances de leur conduite. Je ne sais si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire qu'il y a longtemps qu'on se plaint des mêmes choses, qu'un siècle peut être justifié par un autre, et, pour sauver le présent, je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les temps; mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses extérieures et qu'il ne s'étend point sur les sentimens, il ne redresse pas la nature, il n'ôte point les besoins du cœur, et les passions sont toujours les mêmes.

Les hommes se sont-ils acquis, par la pureté de leurs mœurs, le droit d'attaquer celles des femmes? En vérité, les deux sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur siècle. Il faut pourtant convenir que les manières ont changé. La galanterie est bannie, et personne n'y a gagné. Les hommes se sont séparés des femmes et ont perdu la politesse, la douceur, et cette

fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans leur commerce. Les femmes aussi, ayant moins de commerce avec les hommes, ont perdu l'envie de plaire par des manières douces et modestes, et c'étoit pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la nation françoise soit déchue de l'ancienne galanterie, il faut pourtant convenir qu'aucune autre nation ne l'avoit ni plus poussée ni plus épurée. Les hommes en ont fait un art de plaire, et ceux qui s'y sont exercés et qui y ont acquis une grande habitude ont des règles certaines, quand ils savent s'adresser à des caractères foibles. Les femmes se sont donné des règles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France, et qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur et par les bienséances, elles ont su opposer leur devoir aux impressions de l'amour. C'est des désirs et des desseins des hommes, de la pudeur et de la retenue des femmes, que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit et qui épure le cœur : car l'amour perfectionne les âmes bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la nation françoise qui se soit fait un art délicat de l'amour.

Les Espagnols et les Italiens l'ont ignoré. Comme les femmes y sont presque enfermées, les hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obstacles extérieurs, et, quand ils les ont surmontés, ils n'en trouvent plus dans la personne aimée. Mais

l'amour qui s'offre n'est guère piquant; il semble que ce soit l'ouvrage de la nature et non pas celui de l'amant. En France, l'on sait faire un meilleur usage du temps. Comme le cœur est de la partie, et que souvent même, chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il est regardé comme la source de tous les plaisirs. C'est aussi aux sentimens que nous devons tous nos romans, si pleins d'esprit et si épurés, et qui sont ignorés des nations dont je parle. Une Espagnole, en lisant les *Conversations de Clélie,* disoit : « Voilà bien de l'esprit mal employé. » Dès qu'on ne sait faire qu'un usage de l'amour, le roman est court : en retranchant la galanterie, vous passez sur la délicatesse de l'esprit et des sentimens. Les Espagnoles sont vives et emportées : elles sont à l'usage des sens et ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient et acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, et l'amour sans crainte et sans désirs est sans âme.

L'amour est le premier plaisir, la plus douce et la plus flatteuse de toutes les illusions. Puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne le faut pas bannir de la société : il faut seulement apprendre à le conduire et à le perfectionner. Il y a tant d'écoles établies pour cultiver l'esprit; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le

cœur? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes qui ont besoin de la main d'un grand maître pour être touchées. Échappe-t-on à qui sait remuer les ressorts de l'âme par ce qu'il y a de plus vif et de plus fort?

L'amour n'étoit pas décrié chez les anciens comme il l'est à présent. Pourquoi l'avilissons-nous? que ne lui laissons-nous toute sa dignité? Platon a un grand respect pour ce sentiment : quand il en parle, son imagination s'échauffe, son esprit s'illumine, et son style s'embellit; quand il parle d'un homme touché : « Cet amant, dit-il, dont la personne est sacrée », etc.; il appelle les amans des « amis divins et inspirés par les dieux ».

Les anciens ne croyoient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'amour. Ils étoient persuadés que la vertu devoit en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs et la probité, et c'est la source de tous les malheurs. La plupart des hommes d'à présent croient que les sermens que l'amour a dictés n'obligent à rien. La morale et la reconnoissance ne défendent point les sens contre les amorces de la nouveauté. La plupart aiment par caprice, et changent par tempérament.

Ce que l'amour fait souffrir souvent n'apprend pas à s'en passer; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons

la conduite des femmes dans l'amour, et leurs différens caractères.

Il en est de bien des sortes. Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour; d'autres, qui joignent l'amour et les plaisirs, et quelques-unes, qui ne reçoivent que l'amour et qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légèrement sur le premier caractère. Celles-là ne cherchent dans l'amour que les plaisirs des sens, que celui d'être fortement occupées et entraînées et que celui d'être aimées. Enfin, elles aiment l'amour, et non pas l'amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du jeu, de la table : tout ce qui porte la livrée du plaisir est bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'amour, qu'on laissât du vide dans son cœur, et qu'après avoir tout donné, on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement, les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant l'innocence, et, quand leur gloire est une fois immolée, elles ne ménagent plus rien. On faisoit des reproches à Mme de C***, qui violoit toutes les lois de la bienséance : « Je veux jouir, disoit-elle, de la perte de ma réputation. » Celles qui suivent de pareilles maximes rejettent les vertus de leur sexe. Elles les regardent comme un usage de politique auquel elles

veulent échapper. Quelques-unes croient qu'il suffit de donner quelques dehors pour satisfaire à leurs obligations et dérober leurs foiblesses. Mais il est dangereux de croire que ce qui est ignoré soit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, et appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles passent de foiblesse en foiblesse, et ne s'arrêtent jamais.

Dès qu'une femme a banni de son cœur cet honneur tendre et délicat qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilège auront-elles pour être respectées? Leur doit-on plus qu'à son propre honneur? Ces caractères-là ne font jamais des caractères aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur ni délicatesse; elles se font une habitude de galanterie; elles ne savent point joindre la qualité d'amie à celle d'amante. Comme elles ne cherchent que les plaisirs, et non pas l'union des cœurs, elles échappent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'amour d'usage et d'à présent, et où les conduit une vie frivole et dissipée.

Il est une autre sorte de femmes galantes, qui se livrent au plaisir d'aimer, qui ont su conserver les principes de l'honneur, qui n'ont jamais rien pris sur les bienséances, qui se respectent, mais que la violence de la passion entraîne. Il en est, qui ne se prêtent pas à leur foiblesse, qui y résistent; mais

enfin l'amour est le plus fort. J'ai connu une femme de beaucoup d'esprit, à qui je faisois quelquefois de petits reproches par l'intérêt que j'y prenois. « N'avez-vous jamais senti, me disoit-elle, la force de l'amour ? Je me sens liée, garrottée, entraînée : ce sont les fautes de l'amour, ce ne sont plus les miennes. » Montaigne nous peint ses dispositions quand il étoit touché. C'est un philosophe qui parle. « Je me sentois, dit-il, enlevé tout vivant et tout voyant. Je voyois ma raison et ma conscience se retirer, se mettre à part ; et le feu de mon imagination me transportoit hors de moi-même. » J'ai toujours cru qu'il n'y a point d'honnête personne qui ne doive craindre de se trouver dans cet état.

Il y a des femmes qui ont une autre sorte d'attachement. On ne peut les dire galantes ; cependant elles tiennent à l'amour par les sentimens. Elles sont sensibles et tendres, et elles reçoivent l'impression des passions. Mais, comme elles respectent les vertus de leur sexe, elles rejettent les engagemens considérables. La nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la nature. Mais, comme l'usage n'a des droits que sur la conduite et qu'il ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus, plus ils sont forts.

Ceux des femmes galantes ne sont ni vifs ni durables : ils s'usent, comme ceux des hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment

dès qu'on se permet tout. L'habitude du plaisir le fait disparoître. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité des cœurs, et ce que vous en retranchez retourne aux plaisirs de la tendresse.

Mais, si vous voulez trouver une imagination ardente, une âme profondément occupée, un cœur sensible et bien touché, cherchez-le chez les femmes d'un caractère raisonnable. Si vous ne trouvez de bonheur et de repos que dans l'union des cœurs, si vous êtes sensible au plaisir d'être ardemment aimé, et que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'amour, de ses impatiences et de ses mouvemens si purs et si doux, soyez bien persuadé qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues et qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ! Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, et que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la vertu seule qu'on sacrifie les désirs de son cœur, cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste ? « Les refus de chasteté, dit Montaigne, ne déplaisent jamais. »

Les hommes ne connoissent pas leurs intérêts quand ils cherchent à gagner l'esprit et le cœur des personnnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant et plus durable que la liaison des sens, c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui

vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'âme, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, et qui feroit tout pour vous sauver un chagrin. « L'amour, dit Platon, est entrepreneur de grandes choses ; il vous conduit dans le chemin de la vertu, et ne vous souffrira aucune foiblesse. » Voilà la marque du véritable amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit ; on la croyoit coupable des fautes de la personne aimée. Ils savoient que l'amour dont je parle est l'appui le plus sûr de la vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'amans ont demandé à combattre devant leurs maîtresses, et ont fait des choses incroyables ! Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que, se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues et conduites dans le chemin de la vertu par des principes et par des préceptes. Les femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'amitié. Ce sont les besoins qui les unissent, et non point les sentimens : la plupart ne la connoissent pas, et n'en sont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite amitié, où ne peuvent atteindre les caractères médiocres. Les femmes ne peuvent pas ne point sentir leur cœur. Que faire de ce fonds de sentimens et de ce be-

soin qu'on a d'aimer et d'être aimée? Les hommes en profitent. Mais rien n'est si précieux ni si durable que cette sorte d'amour, quand vous y avez associé la vertu. Il met de la décence dans les pensées, dans la conduite et dans les sentimens. Le Tasse nous donne un modèle de délicatesse en la personne d'Olinde ; il dit [1] « que cet amant désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien ». Cet amour peut se suffire à lui-même ; il est sa propre récompense.

La plupart des hommes n'aiment que d'une manière vulgaire, ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'amour, où ils espèrent d'arriver; après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre, il y a une ambition plus élevée à avoir, c'est de porter nos sentimens et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupans. De la manière dont on se conduit, l'amour meurt avec les désirs, et disparoît quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affoiblit et s'éteint : il n'y a rien

1. Brama assai, poco spera, nulla chiede. CANT. II.

de borné dans l'amour que pour les âmes bornées; mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagemens, et peu de femmes en sont dignes.

L'amour agit selon les dispositions qu'il trouve; il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire et au plaisir, comme ce sont deux sentimens qui se combattent, l'amour les accorde : il prépare, il épure les plaisirs, pour les faire recevoir aux âmes fières, et il leur donne pour objet la délicatesse du cœur et des sentimens. Il a l'art de les élever et de les ennoblir. Il inspire une hauteur dans l'esprit, qui les sauve des abaissemens de la volupté. Il les justifie par l'exemple, il les déifie par la poésie; enfin il fait si bien que nous les jugeons dignes d'estime, ou tout au moins d'excuse.

Ces caractères fiers coûtent plus à l'amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur souffrent dans les engagemens, il y a toujours une image de servitude attachée à l'amour, la tendresse prend sur la gloire des femmes. Pour celles qui ont été bien élevées, et à qui on a inspiré des principes, les préjugés se sont profondément gravés; quand il faut déplacer de pareilles idées, ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur, déchirées par leur gloire, l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là

prend toujours sur elles ; et ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort et la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande et plus pleine ; elles ont plus à perdre, vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté dans l'amour. Les plaisirs de l'amant ne se prennent que sur les douleurs de l'amante. *L'amour se nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de sûreté. Quand une fois elles se sont engagées, c'est pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur amour ; elles le respectent ; elles sont fidèles et délicates ; elles ne manquent à rien. Le sentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'amour, puisqu'elles en sont plus tendres, plus vives et plus appliquées. Une amante aimable, et qui a de la gloire dans le cœur, ne songe qu'à se faire estimer, et l'amour la perfectionne. Il faut convenir que les femmes sont plus délicates que les hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment.

Les inconvéniens des caractères fiers sont d'être absolus et aisés à blesser. Comme elles sentent leur prix, elles exigent plus. Les caractères sen-

sibles et mélancoliques trouvent des charmes et des agrémens infinis dans l'amour, et en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les âmes tendres et délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour savent combien leur vie étoit animée; et, quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens et tous les maux; il perfectionne les âmes bien nées : car l'amour dont je parle est un censeur sévère et délicat qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux dit triste; mais il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses agréables.

Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment : elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Désoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures pour les donner à ce qu'on aime?

Opposez à ce caractère, pour en connoître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les femmes du monde, qui sont livrées au jeu, aux plaisirs et aux spectacles : que ne leur faut-il pas pour l'emploi du temps? Si elles savent bien trouver la fin de la journée sans qu'elles aiment, n'est-ce pas autant de pris sur le goût principal? Nous n'avons qu'une portion d'attention et de sentiment; dès que nous nous livrons aux objets extérieurs, le sentiment dominant s'affoiblit : nos désirs ne sont-ils pas plus vifs et plus forts dans la retraite?

Il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour des gens délicats et attentifs. L'Amour est un dieu jaloux, qui ne souffre aucune rivalité. La plupart des femmes prennent l'amour comme un amusement : elles s'y prêtent, et ne s'y donnent pas; elles ne connoissent point ces sentimens profonds qui occupent l'âme d'une tendre amante.

Mlle Scudéri dit que « la mesure du mérite se tire de l'étendue du cœur et de la capacité qu'on a d'aimer ». Avec une pareille règle, le mérite des femmes d'à présent sera léger.

Enfin, celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment sentent que l'amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit que les alimens ne le sont à celle du corps. Mais notre amour ne sauroit être heureux qu'il ne soit réglé. Quand il ne nous coûte ni vertu ni bienséance, nous jouissons d'un bonheur sans interruption; nos sentimens sont profonds, nos joies sont pures, nos espérances sont flatteuses ; l'imagination est agréablement remplie, l'esprit vivement occupé, et le cœur touché. Il y a dans cette sorte d'amour des plaisirs sans douleur, et une espèce d'*immensité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs et les fait disparoître. L'amour est à l'âme ce que la lumière est aux yeux : il écarte les peines comme la lumière écarte les ténèbres. Mme de Longueville disoit que « les beaux jours que donne le soleil n'étoient que pour le peuple;

mais que la présence de ce qu'on aimoit faisoit les beaux jours des honnêtes gens ». Ceux qui sont destinés à une vie si heureuse sont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas, et ne s'y prêtent que pour des instans. Rien ne les intéresse que ce qu'ils sentent, rien ne les peut remplir que l'amour.

L'esprit que l'amour donne est vif et lumineux; il est la source des agrémens. Rien ne peut plaire à l'esprit qu'il n'ait passé par le cœur.

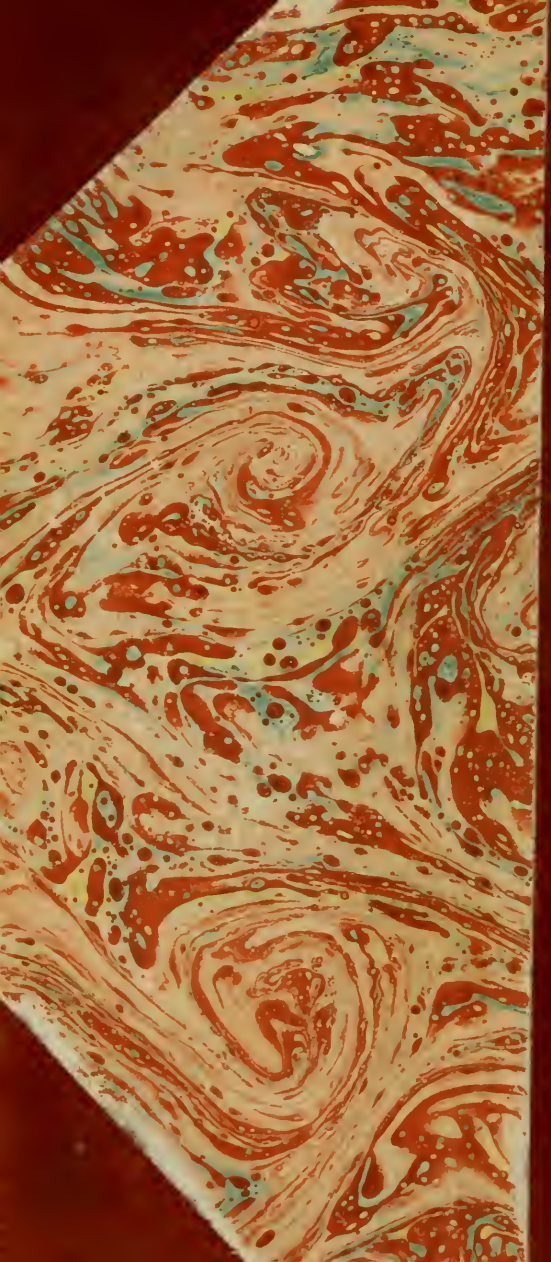
La différence de l'amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la présence de l'objet. La musique, la bonne chère, les spectacles, il faut que ces plaisirs soient présens pour faire leur impression, pour rappeler l'âme à eux, et la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter, mais ils sont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'amour : il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes ; il ne tient pas seulement à l'objet; nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'âme que donne la certitude d'être aimée, ces sentimens tendres et profonds, cette émotion de cœur vive et touchante que vous donnent l'idée et le nom de la personne que vous aimez : tous ces plaisirs sont en nous, et tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché, et que vous êtes sûre d'être aimée, tous vos plus

grands plaisirs sont dans votre amour; vous pouvez donc être heureuse par votre seul sentiment, et associer ensemble le bonheur et l'innocence.

On me dira : « Voilà un terrible écart. » J'en conviens. Ne puis-je pas le justifier? Un ancien disoit que « les pensées étoient les promenades de l'esprit ». J'ai cru avoir le privilège de me promener de cette manière. Les idées se sont offertes assez naturellement à moi, et de proche en proche elles m'ont menée plus loin que je ne devois ni ne voulois. Voici le chemin qu'elles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les hommes connussent si peu leur intérêt que de condamner les femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole et dissipée, les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe, m'ont aussi toujours frappée. J'ai examiné si on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des femmes. J'ai trouvé des auteurs respectables qui ont cru qu'elles avoient en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choses, comme l'imagination, la sensibilité, le goût : ce sont des présens qu'elles ont reçus de la nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine, et qu'elle les porte naturellement à l'amour, en passant par son temple, il a bien fallu lui payer tribut et jeter quelques fleurs sur son autel. J'ai cherché si on ne pouvoit point se sauver des inconvéniens de

l'amour en séparant les vices des plaisirs, et jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une métaphysique d'amour : la pratiquera qui pourra.

Voilà l'histoire de mes idées, si vous voulez, de mes égaremens. Je serois bien heureuse si, ayant les défauts qu'on reproche à Montaigne, je pouvois, comme lui, conduire ceux qui liront ce petit écrit dans le pays de la raison et du bon sens, quelquefois même dans celui des fleurs et des zéphires!

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

NOV 14 1968
DEC 6 1971
DEC 28 1971
MAR 25 79
JAN 9 1972
13-04
JAN 27 1972
MAR 20 1972
10 JU
07
04
04
001
FEB 26 79
MAR 12 '79
MAR 25 79
APR 08 79